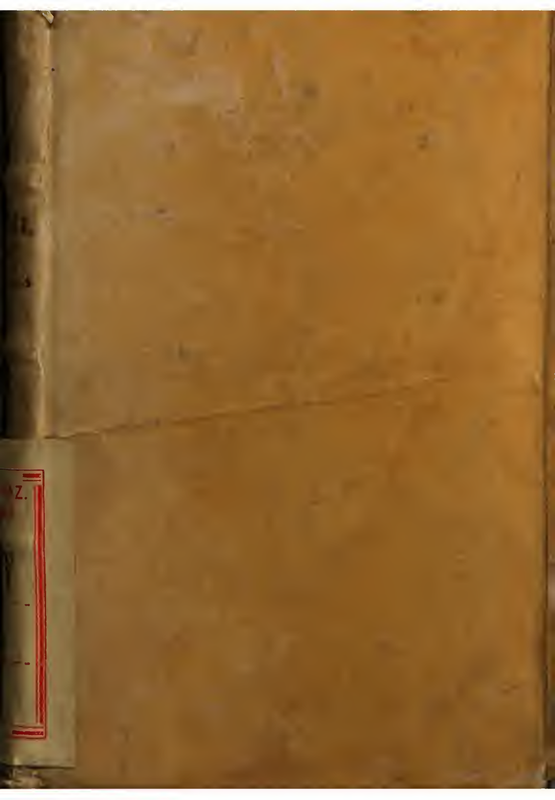
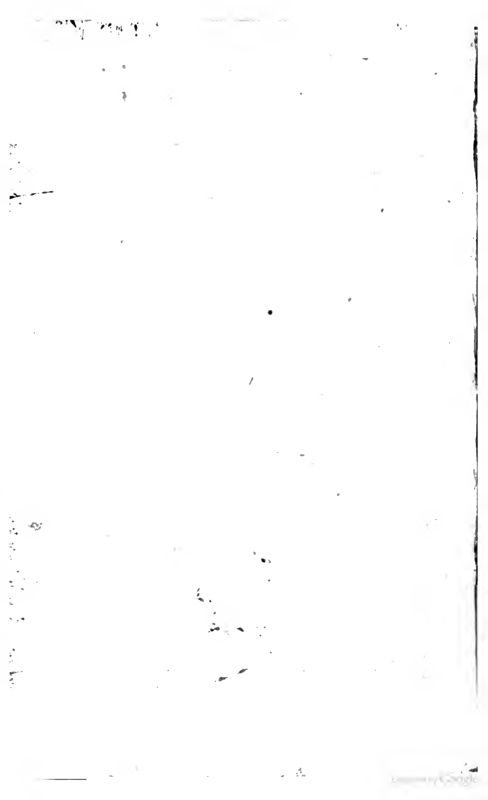




HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

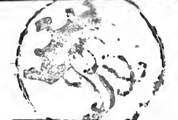
DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME HUITIÈME.



Ouragan aux Antilles
Tom. 8




HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

PAR GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME HUITIÈME.

A LONDRES.

1792.



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

LIVRE NEUVIÈME.

Etablissemens des Portugais dans le Brésil. Guerres qu'ils y ont soutenues. Productions et richesses de cette colonie.

I. *Les Européens ont-ils bien connu l'art de fondre des colonies?*

L'ESPRIT national est le résultat d'un grand nombre de causes, dont les unes sont constantes, et les autres variables. Cette partie de l'histoire d'un peuple est peut-être

la plus intéressante et la moins difficile à suivre. Les causes constantes sont fixées sur la partie du globe qu'il habite. Les causes variables sont consignées dans ses annales, et manifestées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces causes agissent contradictoirement, la nation est insensée. Elle ne commence à prendre l'esprit qui lui convient, qu'au moment où ses principes spéculatifs conspirent avec sa position physique. C'est alors qu'elle s'avance à grands pas vers la splendeur, l'opulence et le bonheur qu'elle peut se promettre du libre usage de ses ressources locales.

Mais cet esprit, qui doit présider au conseil des peuples, et qui n'y préside pas toujours, ne règle presque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des passions qui les tourmentent ou les aveuglent; et il n'en est presque aucun qui n'élevât sa prospérité sur la ruine publique. Les métropoles des empires sont les foyers de l'esprit national, c'est-à-dire, les endroits où il se montre avec le plus d'énergie dans le discours, et où il est le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonstances rares, où il s'agit du

salut général. A mesure que la distance de la capitale s'accroît, ce masque se détache. Il tombe sur la frontière. D'un hémisphère à l'autre que devient-il? rien.

Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglois, ni Hollandois, ni François, ni Espagnol, ni Portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes et les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est foible; violent quand il est fort; pressé d'acquérir, pressé de jouir; et capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

N'auroit-il pas été plus humain, plus utile et moins dispendieux, de faire passer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes? Les hommes auroient épousé les femmes, les femmes auroient épousé les hommes de la contrée. La consanguinité, le plus prompt et le plus fort des liens, auroit bientôt fait, des étrangers et

des naturels du pays, une seule et même famille.

Dans cette liaison intime, l'habitant sauvage n'auroit pas tardé à comprendre que les arts et les connoissances qu'on lui portoit, étoient très-favorables à l'amélioration de son sort. Il eût pris la plus haute opinion des instituteurs supplians et modérés que les flots lui auroient amenés, et il se seroit livré à eux sans réserve.

De cette heureuse confiance seroit sortie la paix, qui auroit été impraticable, si les nouveaux venus fussent arrivés avec le ton impérieux et le ton imposant de maîtres et d'usurpateurs. Le commerce s'établit sans trouble entre des hommes qui ont des besoins réciproques; et bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des frères, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduisent dans leur contrée. Les Indiens auroient adopté le culte de l'Europe, par la raison qu'une religion devient commune à tous les citoyens d'un empire, lorsque le gouvernement l'abandonne à elle-même, et que l'intolérance et la folie des prêtres n'en font pas un instrument de discorde. Pareillement la civilisation suit du penchant qui entraîne

tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, et que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Tels seroient les heureux effets que produiroit, dans une colonie naissante, l'attrait du plus impérieux des sens. Point d'armes, point de soldats: mais beaucoup de jeunes femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en se livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Brésil.

II. *Par qui et comment fut découvert le Brésil.*

C'est un continent immense, borné au Nord par la rivière des Amazones; au Sud, par la rivière de la Plata; à l'Est par la mer; au Couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrens, de rivières et de montagnes qui le séparent des possessions Espagnoles.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, pour ne se pas trop éloigner de Saint-Domingue, le seul établis-

sement qu'eussent alors les Espagnols dans le Nouveau-Monde.

Un heureux hasard procura, l'année suivante, l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes ? Comment le hasard y a-t-il toujours plus de part que l'esprit ? C'est que le hasard travaille sans cesse, tandis que l'esprit s'arrête par paresse, change d'objets par inconstance, se repose par lassitude ou par ennui, et est jetté dans l'inaction par une infinité de causes morales et physiques, domestique ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmillière innombrable d'hommes qui s'agitent en tout sens et qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent, souvent sans dessein de s'instruire, sans projets de découvrir et par la seule raison qu'ils ont des yeux, c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Cabral prit tellement au large, qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue, située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzième degré de latitude australe, dans un lieu

qu'il appella Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement, et lui donna le nom de Sainte-Croix, auquel on substitua depuis celui de Brésil ; parce que le bois ainsi appellé, étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens, qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes, et qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie, on lui donna le même nom, comme les Espagnols avoient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avoient antérieurement découverts. Les uns et les autres distinguèrent seulement ces régions par le surnom d'Indes Occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde ; et les Américains furent appellés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux et des choses, assignés au hasard par des ignorants, ont toujours embarassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même, et non dans les circonstances purement accessoires, et souvent étrangères, aux qualités physiques des objets désignés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée et reproduite, pour ainsi dire, en

Amérique, par le nom et la forme de nos villes; par les loix, les mœurs et la religion de notre continent. Mais, tôt ou tard, le climat reprendra son empire, et rétablira les choses dans leur ordre et leur nom naturels, toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui sait si, dans trois ou quatre mille ans, l'histoire actuelle de l'Amérique ne sera pas aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitans, que l'est aujourd'hui pour nous celle des tems de l'Europe, antérieurs à la république Romaine? Ainsi les hommes, et leurs connoissances, et leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix et des mouvemens de la nature entière, qui suit son cours, sans égard à nos projets et à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

III. *Quels furent les premiers habitans que le Portugal donna au Brésil.*

Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence d'instabilité des desseins et des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans

ses recherches, et plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivières, les côtes du Brésil, et qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avoit ni or, ni argent, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Tous les ans il partoit de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les scélérats du royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture et de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatans qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit librement en Amérique : mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on

y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haîne nationale plus profonde et plus active, que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat et de caractère, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482 par un mélange de politique et de fanatisme, sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq victimes, dont il faisoit brûler la dixième partie, et reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie: désordre nouveau dans l'état,

mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les sorciers, qui, dans ces tems d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote et barbare ; les mahométans, extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'empire ; les Juifs surtout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On sait que lorsque cette nation, longtems concentrée dans un petit et misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugièrent en Portugal. Ils s'y multiplièrent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les rois catholiques les condamnèrent à sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son asyle en Portugal, de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean III contre cette nation trop persécutée. Ce prince en exigea

vingt mille écus, et la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit, en 1496, ceux qui refusèrent de se faire chrétiens : mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tardèrent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'inquisition ralentit en 1548, leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, et les taxes que le gouvernement leur arrachoit de tems en tems, augmentoit la défiance. Ils espérèrent que 250,000 liv. qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liaisons suivies.

Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne et Portugal, et priva les deux états des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, et l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques, les Juifs, que l'inquisition poursuivoit sans relâche, étoient exilés, en grand nombre dans le Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces sang-sues insatiables, ils réussirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la cour de Lisbonne qu'une colonie pouvoit devenir utile à sa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525 on la vit jetter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avoit donnée, et qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie.

IV. *La cour de Lisbonne partage le Brésil entre plusieurs grands seigneurs.*

L'opinion du ministère devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands seigneurs s'animèrent de ce nouvel esprit. Le gouvernement accorda successivement à ceux

d'entr'eux qui le demandoient, la liberté de conquérir un espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes, avec une extension illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisoit à traiter le peuple assujetti de la manière qui leur conviendroit. Ils pouvoient disposer du sol envahi, en faveur des Portugais qui le voudroient mettre en valeur, ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies seulement et moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devoient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnoies, que la dixme des productions : prérogatives que la couronne se réserva. Pour perdre des fiefs si utiles et si honorables, il falloit négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle ou se rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avoient sollicité et obtenu ces provinces s'attendoient bien à s'en mettre en possession, sans beaucoup de dépense pour eux, sans de grands dangers pour leurs lieutenans. Ils fondoient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations qu'il falloit dompter.

V. Caractères et usages des peuples qu'on vouloit assujettir à la domination Portugaise.

L'homme, sans doute, est fait pour la société. Sa foiblesse et ses besoins le démontrent. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes ; des cités de quatre à cinq cent mille ames : ce sont des monstres dans la nature. Ce n'est point elle qui les forme. C'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue et par des efforts inouis. Elles ne tarderoient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veilloit à leur conservation. L'air en est infecté ; les eaux en sont corrompues ; la terre épuisée à de grandes distances ; la durée de la vie s'y abrège ; les douceurs de l'abondance y sont peu senties ; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques ; c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolues. Ces énormes et funestes entassemens d'hommes sont encore un des fléaux de la souveraineté, autour de laquelle la cupidité appele et grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations.

Ces amas surnaturels de populations sont sujets à fermentation et à corruption pendant la paix. La guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles sont peu nombreuses. Elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser. Chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut par-tout l'état primitif des contrées anciennes; tel celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières, quelques-unes sédentaires, un plus grand nombre nomades, la plupart sans aucune communication entr'elles. Celles qui n'étoient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étoient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici, l'on tiroit sa subsistance de la chasse et de la pêche; là, de la culture des champs. Tant de différences dans la manière d'être et de vivre, ne pouvoient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs et dans les coutumes.

Les Brésiliens étoient en général de la taille des Européens, mais ils étoient moins

robustes. Ils avoient aussi moins de maladies, et vivoient long-tems. Ils ne connoissoient aucun vêtement. Les femmes avoient les cheveux extrêmement longs, et les hommes les tenoient courts; les femmes portoient en brasselets des os d'une blancheur éclatante, que les hommes portoient en collier; les femmes peignoient leur visage, au lieu que les hommes peignoient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avoit son idiome particulier, aucun n'avoit des termes pour exprimer des idées abstraites et universelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, étoit la preuve du peu de progrès qu'y avoit fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prouvoit que les transmigrations réciproques de ces sauvages avoient été fréquentes.

La nourriture des Brésiliens étoit peu variée. Dans une région privée d'animaux domestiques, on vivoit de coquillages sur les bords de la mer, de pêche près des rivières, et dans les forêts de chasse. Le vuide, que laissoient trop souvent des ressources si fort incertaines, étoit rempli par le maniec et par quelques autres racines.

Ces peuples aimoient fort la danse. Leurs chansons n'étoient qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons. Elles rouloient ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers. La danse et le chant sont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse et du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence. Le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur et sa nature. Ce qu'il sent, nous le simulons. Aussi le sauvage qui chante ou qui danse est-il toujours heureux.

La tranquillité personnelle des Brésiliens n'étoit jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avoient point d'idée : mais celle de leurs petites sociétés l'étoient quelquefois par des devins qui avoient surpris leur crédulité. De tems en tems, on massacroit ces imposteurs, ce qui arrêtoit un peu l'esprit de mensonge.

Les notions de dépendance et de soumission, qui dérivent spécialement parmi nous de la connoissance d'un être créateur, n'étoient pas arrivées jusqu'à ces peuples. Cet

aveuglement et l'ignorance où ils vivoient de ce qui devoit constituer une société raisonnablement ordonnée, avoient écarté de leurs déserts tout principe de gouvernement. Jamais ils n'avoient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples sauvages, les Brésiliens ne marquoient aucun attachement pour les lieux qui les avoient vus naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les états policés; qui, dans les bons gouvernemens, va jusqu'au fanatisme, et dans les mauvais passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant plusieurs siècles, son caractère, ses usages et ses goûts : cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage est entièrement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A mesure que ses forces et sa raison se développent, il perd de vue le présent pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi, l'âge des passions et des plaisirs, le tems sacré que la nature destinoit à la

jouissance, se passe dans la spéculation et dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage et la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient, en soupirant, sur ses premieres années que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité et d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocens plaisirs embellit sans cesse l'image de son berceau, et le retient ou le raméne dans sa patrie : tandis que le sauvage, qui jouit, à chaque époque de sa vie, des plaisirs et des biens qu'elle doit amener et qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins laborieuse, trouve également dans tous les lieux les objets analogues au desir qu'il éprouve ; sent que la source de son plaisir est en lui-même et que sa patrie est par-tout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'eut pour base des loix d'aucune espèce, rien, dans leurs petites sociétés, n'étoit si rares que des dissenssions. Si l'ivresse ou un malheureux hasard enfantoit une querelle et

que quelqu'un y périt, le meurtrier étoit livré aux parens du mort, qui l'immoloient à leur vengeance sans délibérer. Les deux familles s'assembloient ensuite et se réconcilioient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprioit autant de femmes qu'il vouloit ou qu'il pouvoit s'en procurer, et les répudioit s'il s'en dégoûtoit. Celles qui manquoient à la foi qu'elles avoient jurée, étoient, par une coutume assez généralement reçue, punies du dernier supplice, et l'on ne rioit point de l'homme qu'elles avoient trompé. Les mères, après leur couches, ne gardoient le lit qu'un jour ou deux; et portant leur enfant pendu au col dans une écharpe de coton, elles reprenoient leurs occupations ordinaires sans aucun danger. En général, les suites des couches sont moins fâcheuses pour les femmes sauvages que pour les femmes civilisées; parce que les premières nourrissent toutes leurs enfans, et que la paresse des hommes les condamne à une vie très-laborieuse qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant, et les canaux excrétoires de ce sang superflu d'autant plus étroits. Un long repos après l'enfantement, loin de leur être néces-

saire, leur deviendroit aussi funeste qu'il le seroit parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonstance n'est pas la seule où l'on voit les avantages des conditions diverses se compenser. Nous sentons le besoin de l'exercice. Nous allons chercher la santé à la campagne. Nos femmes commencent à mériter le nom de mères, en allaitant elles-mêmes leurs enfans. Ces enfans viennent d'être affranchis des entraves du maillot. Que signifient ces utiles et sages innovations? si ce n'est que l'homme ne peut s'écarter indiscrétement des lois de la nature, sans nuire à son bonheur. Dans tous les siècles à venir, l'homme sauvage s'avancera pas à pas vers l'état civilisé. L'homme civilisé reviendra vers son état primitif; d'où le philosophe conclura qu'il existe dans l'intervalle qui les sépare un point où réside la félicité de l'espèce. Mais qui est-ce qui fixera ce point? Et s'il étoit fixé, quelle seroit l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme?

Les voyageurs étoient reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voyoient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguoient les expressions les plus obligeantes. On ne négligeoit rien pour les bien traiter: mais c'étoit un outrage impardonnable que de

quitter une famille où l'on avoit été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvoit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct et de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers tems. Ce fut presque l'unique lien des nations; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus révérées et les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens ou coupable de quelque délit, alloit chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentoit à la porte d'une ville ou d'une bourgade, et il lui disoit : » Je suis un tel fils d'un » tel, petit-fils d'un tel; je viens pour telle » ou telle raison »; et il arrangeoit son histoire ou son mensonge de la manière la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutoit avec avidité, et il ajoutoit : « Recevez-moi : car si vous, ou vos enfans, » ou les enfans de vos enfans sont jamais » conduits par le malheur dans mon pays, » ils me nommeront, et les miens les rece-

» vront ». On s'emparoit de sa personne. Celui auquel il donnoit la préférence s'en tenoit honoré. Il s'établissoit dans les foyers de son hôte ; il en étoit traité comme un des membres de la famille ; il devenoit quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

C'est de ces aventuriers, peut-être, les premiers voyageurs, que sont issus les demi-dieux du paganisme, fruit du libertinage et de l'hospitalité. La plupart dûrent la naissance à des passagers à qui l'on avoit accordé le coucher et qu'on ne revit plus.

Qu'il soit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation immense qui, au lieu de s'asseoir à côté de sa femme, au milieu de ses enfans, emploieroit toute sa vie à visiter ses appartemens. La tyrannie, le crime, l'ambition, la misère, la curiosité, je ne sais quelle inquiètude d'esprit, le desir de connoître et de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié et expatrieront les hommes dans tous les tems.

Mais dans les siècles antérieurs à la civilisation, au commerce, à l'invention des signes représentatifs

représentatifs de la richesse, lorsque l'intérêt n'avoit point encore préparé d'asyle au voyageur, l'hospitalité y suppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette sacrée que les descendans de l'homme accueilli acquittoient souvent après le laps de plusieurs siècles. De retour dans son pays, il se plaisoit à raconter les marques de bienveillance qu'il avoit reçues; et la mémoire s'en perpétuoit dans la famille.

Ces mœurs touchantes se sont affoiblies, à mesure que la communication des peuples s'est facilitée. Des hommes industrieux, rapaces et vils ont formé de tous côtés des établissemens, où l'on descend, où l'on ordonne, où l'on dispose des commodités de la vie, comme chez soi. Le maître de la maison ou l'hôte n'est ni votre bienfaiteur, ni votre frère, ni votre ami. C'est votre premier domestique. L'or que vous lui présentez vous autorise à le traiter comme il vous plaît. C'est de votre argent et non de vos égards qu'il se soucie. Lorque vous êtes sorti, il ne se souvient plus de vous; et vous ne vous souvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou satisfait. La sainte hospitalité, éteinte par-tout où la police

et les instructions sociales ont fait des progrès, ne se retrouve plus que chez les nations sauvages et d'une manière plus marquée au Brésil que par-tout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeller l'idée, les Brésiliens regardoient les leurs avec attendrissement, racontoient leurs exploits avec complaisance, louoient leurs vertus avec transport. On les enterroit debout dans une fosse ronde. Si c'étoit un chef de famille, on ensevelissoit avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade changeoit de demeure, ce qui arrivoit souvent sans d'autre motif que la fantaisie de se déplacer, chaque famille mettoit des pierres remarquables sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approchoit de ces monumens de douleur, sans pousser des cris effrayans, assez semblables à ceux dont on faisoit retentir les airs quand on alloit combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisoient jamais les Brésiliens à la guerre. Le desir de venger leurs proches ou leurs amis, fut tou-

jours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils avoient pour orateurs, plutôt que pour chefs, des vieillards qui décidoient les hostilités, qui donnoient le signal du départ, qui, pendant la marche, s'abandonnoient aux expressions d'une haine implacable. Quelquefois même on s'arrêtoit pour écouter des harangues emportées qui duroient des heures entières. Elles rendoient vraisemblables celles qu'on lit dans Homère et dans les historiens Romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des généraux.

Les combattans étoient armés d'une massue de bois d'ébène, qui avoit six pieds de long, un de large, et un pouce d'épaisseur. Leurs arcs et leurs flèches étoient du même bois. Ils avoient pour instrumens de musique guerrière, des flûtes faites avec les ossemens de leurs ennemis. Elles valoient bien, pour inspirer le courage, nos tambours qui étourdissent sur le danger, et nos trompettes qui donnent le signal et peut-être la peur de la mort. Leurs généraux étoient les meilleurs soldats des guerres précédentes.

Les premières attaques ne se faisoient jamais à découvert. Chaque armée cherchoit

à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattoit-on de pied ferme. L'ambition se réduisoit à faire des prisonniers. Ils étoient égorgés et mangés avec appareil. Durant le festin, les anciens exhortoient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides, pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne faisoit jamais dévorer ceux des ennemis qui avoient péri dans l'action. Les Brésiliens se bornoient à ceux qui étoient tombés vifs dans leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples, à demi-barbares, se les approprient et les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent et les mangent. C'est leur exécrable droit des gens.

Cette antropophagie a long-tems passé pour une chimère dans l'esprit de quelques sceptiques. Ils ne pouvoient se persuader que le besoin eût réduit aucune nation à la cruelle nécessité de se repaître des entrailles de

l'homme; et ils croyoient encore moins qu'on se fût porté à cette atrocité sans y être forcé par une privation absolue de tous les soutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus imposans, des relations plus authentiques ont dissipé les doutes des plus incrédules, on a vu des philosophes qui cherchoient à justifier cette pratique de plusieurs peuples sauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des souverains qui, par un caprice, envoyoient leurs malheureux sujets aux boucheries de la guerre : mais ils ont pensé qu'il étoit indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet usage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale : mais combien les conséquences n'en seroient-elles pas pernicieuses? Quand vous aurez autorisé l'homme à manger la chair de l'homme, si son palais y trouve de la saveur, il ne vous restera plus qu'à rendre la vapeur du sang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomènes communs sur la surface du globe; et arrêtez vos regards sur l'espèce humaine, si vous pouvez en supporter le spectacle.

Au Brésil, les têtes des ennemis, massacrés dans le combat ou immolés après l'action, étoient conservées très précieusement. On les montroit avec ostentation, comme des monumens de valeur et de victoire. Les héros de ces nations féroces portoient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoroient. Plus ils étoient défigurés, et plus leur gloire étoit grande.

VI. *Ascendant des missionnaires, sur les naturels du Brésil, et sur les Portugais, dans les premiers tems de la colonie.*

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on vouloit les charger : mais que pouvoient des sauvages contre les armes et la discipline de l'Europe ? Un assez grand nombre avoit subi le joug, lorsqu'en 1549, la cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établissement abandonné jusqu'alors aux fureurs et aux caprices de quelques brigands. En batissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quelque calme étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la re-

ligion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi-tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix et de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant, pour les missionnaires, devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse et convenable à leur

sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur père dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mystères de la religion ; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain ; et les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoient souvent à leur place les plus intelligens d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvoient; et leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisans. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Bréliens, dont ils avoient au-moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles et leurs amis à partager leur bonheur ; c'étoit pour montrer les présens qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance et de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès

que les Jésuites ont faits, en très-peu de tems, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands empires policés en déserts de sauvages errans, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs et courageux avoient eu un esprit moins infecté de celui de Rome; si, formés en société dans la cour la plus intrigante et la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres cours pour influer sur tous les événemens politiques; s'ils n'avoient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, et tous les tribunaux par leur passion pour le despotisme; si un zèle outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis secrets du progrès des connoissances et les persécuteurs de la philosophie; s'ils avoient employé autant d'art à se faire aimer qu'à se faire craindre; s'ils avoient été aussi jaloux d'accroître la splendeur de leur société que d'en augmenter la puissance; si leurs chefs n'avoient pas abusé des vertus même de la plupart des membres : l'ancien et

le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire. Le dix-huitième siècle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement. L'univers continueroit à être arrosé de leurs sueurs et fécondé par leurs entreprises.

Les Brésiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens, pour ne pas se défier même de leurs bienfaits. Mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrième dégré de latitude australe. Là, ils commerçoient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce et la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, et à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnèrent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, et les em-

brassant avec des larmes de joie : « Mes pères, » leur dit-il, nous consentons à oublier le » passé, et à faire une nouvelle alliance avec » les Portugais : mais qu'ils soient désormais » plus modérés et plus fidèles aux droits des » nations, qu'ils ne l'ont été. Notre attache- » ment mérite au-moins de l'équité. On nous » traite de barbares, cependant nous respec- » tons la justice et nos amis ». Les mission- naires ayant promis que leur nation observe- roit désormais plus religieusement les loix de la paix et de l'union, Farancaha reprit : « Si » vous doutez de la bonne-foi des Cariges, je » vais vous en donner une preuve. J'ai un » neveu que j'aime tendrement ; il est l'es- » pérance de ma maison, et fait les délices » de sa mère : elle mourroit de douleur, si » elle perdoit son fils. Je veux cependant vous » le donner en ôtage. Emmenez-le avec vous, » cultivez sa jeunesse, prenez soin de son » éducation, instruisez-le de votre religion. » Que ses mœurs soient douces ; qu'elles soient » pures. J'espère qu'à votre retour, vous » m'instruirez aussi, et que vous me rendrez » à la lumière ». Plusieurs Cariges imitèrent cet exemple, et envoyèrent leurs enfans à Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites

étoient trop adroits, pour ne pas tirer un grand parti de cet événement : mais rien ne fait soupçonner qu'ils cherchassent à tromper les Indiens, en les portant à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné ces missionnaires; et le crédit qu'ils avoient alors à la cour, les faisoit assez respecter dans la colonie, pour que le sort de leurs néophites ne fût pas à plaindre.

Ce tems de tranquillité fut mis à profit. Depuis quelques années des cannes à sucre avoient été portées de Madère au Brésil dont le sol et le climat s'étoient trouvés favorables à cette riche plante. La culture en fut d'abord très-foible : mais on n'eut pas plutôt substitué, vers l'an 1570, les bras nerveux du nègre aux travaux languissans des Indiens, qu'elle prit des accroissemens. Ils devenoient de jour en jour plus considérables, parce que cette production, bornée jusqu'alors aux usages de la médecine, devenoit de plus en plus un objet de volupté.

VII. *Irruptions des Français dans le Brésil.*

Cette prospérité, dont tous les marchés de l'Europe étoient le théâtre, excita la cupidité des Français. Ils tentèrent successivement

de

de former trois ou quatre établissemens au Brésil. Leur légéreté ne leur permit pas d'attendre le fruit, communément tardif, des nouvelles entreprises. Ils abandonnèrent, par inconstance et par lassitude, des espérances capables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été aussi faciles à se rebuter, que prompts à entreprendre. L'unique monument précieux de leurs courses infructueuses, est un dialogue qui peint d'autant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit, il y a deux siècles, la langue Française, et où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

» Les Brésiliens, dit Lery, l'un des inter-
» locuteurs, fort ébahis de voir les Français
» prendre tant de peine d'aller querir leur
» bois, il y eut une fois un de leurs vieil-
» lards qui me fit cette demande : Que veut
» dire, que vous autres Français venez de
» si loin querir du bois pour vous chauffer?
» N'y en a-t-il point en votre terre ? A quoi
» lui ayant répondu qu'oui, et en grande
» quantité, mais non pas de telle sorte que
» le leur, lequel nous ne brûlions pas comme
» il pensoit; ainsi comme eux-mêmes en

» usoient pour teindre leurs cordons et plu-
» mages, les nôtres l'amenoient pour faire
» la teinture. Il me répliqua : Voire, mais
» vous en faut-il tant ? Oui, lui dis-je ; car
» y ayant tel marchand en notre pays qui
» a plus de frises et de draps rouges que
» vous n'en avez jamais vu par deçà, un seul
» achetera tout le bois dont plusieurs na-
» vires s'en retournent chargés. Ha, ha !
» dit le sauvage, tu me contes merveilles !
» Puis pensant bien à ce que je lui venois
» de dire, plus outre dit : mais cet homme
» tant riche dont tu parles, ne meurt-il point ?
» Si fait, si fait, lui dis-je, aussi-bien que
» les autres. Sur quoi, comme ils sont grands
» discoureurs, il me demanda derechef :
» Et quand doncques il est mort, à qui est
» tout le bien qu'il laisse ? A ses enfans,
» lui dis-je, s'il en a, et à défaut d'iceux,
» à ses frères, sœurs, ou plus prochains.
» Vraiment, dit alors mon vieillard, à cette
» heure cognois-je que vous autres Français
» êtes de grand fols ; car vous faut-il tant
» travailler à passer la mer pour amasser des
» richesses à ceux qui survivent après vous,
» comme si la terre qui vous a nourris n'é-
» toit point suffisante aussi pour les nourrir ?

» Nous avons des enfans et des parens, lesquels, comme tu vois nous aimons; mais
» parce que nous sommes assurés qu'après
» notre mort, la terre qui nous a nourris
» les nourrira, certes nous nous reposons sur
» cela ».

VIII. *Conquêtes des Hollandais dans le Brésil.*

Cette philosophie, si naturelle à des peuples sauvages que la nature exempte de l'ambition, mais étrangère aux nations policées qui ont éprouvé tous les maux du luxe et de la cupidité, ne fit pas grande impression sur les Français Ils devoient succomber à la tentation des richesses, dont la soif dévoroit alors tous les peuples maritimes de l'Europe. Les Hollandais, qui étoient devenus républicains par hasard, et commerçans par nécessité, furent plus constans et plus heureux que les Français dans leurs entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient affaire qu'à une nation aussi petite que la leur, qui, à leur exemple, devoit bientôt secouer le joug de l'Espagne, mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les histoires sont pleines des actes de tyrannie et de cruauté qui soulevèrent les Pays-Bas contre Philippe II. Les provinces

les plus riches, furent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer : mais les plus pauvres, celles qui étoient comme submergées, réussirent par des efforts plus qu'humains à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté fut solidement établie, elles allèrent attaquer leur ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde, dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle comptoit le Portugal au nombre de ses possessions. La trève de 1609 donna à cette entreprenante et heureuse république, le tems de mûrir ses nouveaux projets. Ils éclatèrent en 1621, par la création d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique et dans l'Amérique, comprises dans son privilège, qu'avoit eus en Asie celle des Indes Orientale. Les opérations de la nouvelle société commencèrent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumières nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs Hollandais avoient hasardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdisoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchan-

dises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espèce d'anarchie; que la domination étrangère y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux premières notions de la guerre; et qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Willekens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandaise. Le reste de la province, quoique la plus étendue et la plus peuplée de la colonie, ne fit guère plus de résistance.

C'étoit un terrible revers: mais il n'affligea point le conseil d'Espagne. Depuis que cette couronne avoit subjugué le Portugal, elle n'en trouvoit pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui pouvoit les rendre plus dépendans lui parut un grand

avantage ; et ses ministres se félicitèrent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'agraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentimens plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienséances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zèle pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans ; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguèrent. D'autres levèrent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur et la politique de l'Espagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce prélat guerrier, à la tête de quinze cens hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé et bloqué dans la place. Les Hollandais réduits par la faim,

l'ennui et la misère, forcèrent leur gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagèrent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphans et chargés des dépouilles des Portugais et des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandais. L'océan étoit couvert de ses flottes. Ses amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever, en secondant la valeur et l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat et du matelot étoit sans exemple, rien ne rebutoit ces hommes fermes et intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés, tout sembloit les aguerrir, et redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paie qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, et en multiplioit le nombre. Leur fortune se

trouvant liée, par un arrangement si sage, avec celle du corps qui les employoit ; ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux ; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace et l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de tems, la compagnie arma huit cens navires, dont la dépense montoit à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinq cent quarante-cinq à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 180,000,000 livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt pour cent, et s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son amiral Henri Lonk arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes provinces du pays, et alors la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglans, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguèrent dans les années 1633, 1634 et 1635 les contrées

limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui par conséquent offroit le plus de denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Brésil entier, et charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, et il se met en campagne. On lui oppose successivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, et le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque pour être général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différens chefs se donnent de grands mouvemens, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts sont inutiles. Les Hollandois achèvent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazone.

IX. *Plaintes d'un prédicateur Portugais à Dieu, sur les succès d'une nation hérétique.*

Ce fut dans ces circonstances qu'un Jésuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le discours le plus véhément et le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La singularité de ce sermon fera peut-être excuser la longue analyse que nous en allons donner.

Vieira prit pour texte la fin du pseaume 43, où le prophête s'adressant à Dieu, lui dit : « Réveille-toi, Seigneur ; pourquoi t'es-tu » endormi ? pourquoi as-tu détourné ta face » de nous ? pourquoi as-tu oublié notre mi- » sère et nos tribulations ? Réveille-toi ; viens » à notre secours. Songe à la gloire de ton » nom, et sauve-nous ».

« C'est par ces paroles, remplies d'une » pieuse fermeté, d'une religieuse audace ; » c'est ainsi, dit l'orateur, qu'en protestant » plutôt qu'en priant, le prophête roi parle » à Dieu. Le tems et les circonstances sont » les mêmes ; et j'oserai dire aussi : réveil-le-toi. Pourquoi t'es-tu endormi «.

Vieira reprend son texte ; et après avoir

démontré la conformité des malheurs d'Israël et des Portugais, il ajoute : « Ce ne sont » donc point les peuples que je prêcherai » aujourd'hui. Ma voix et mes paroles s'élè- » veront plus haut. J'aspire dans ce moment » à pénétrer jusque dans le sein de la divi- » nité. C'est le dernier jour de la quinzaine » que dans toutes les églises de la métro- » pole on a destiné à des prières devant » les sacrés autels ; et puisque ce jour est le » dernier, il convient de recourir au seul et » dernier remède. Les orateurs évangéliques » ont travaillé vainement à vous amener à » résipiscence. Puisque vous avez été sourds, » puisqu'ils ne vous ont pas converti, c'est » toi, Seigneur, que je convertirai ; et quoi- » que nous soyons les pécheurs, c'est toi » qui te repentiras.

» Lorsque les enfans d'Israël eurent commis » le crime dans le désert, en adorant le veau » d'or, tu révélas leur faute à Moïse, et tu » ajoutas, dans ton courroux, que tu vou- » lois anéantir ces ingrats. Moïse te dit : et » pourquoi ton indignation contre ton peuple ? » Avant que de sévir, considère ce qu'il est » à-propos que tu fasses. Veux-tu que l'E- » gyptien t'accuse de ne nous avoir mali-

» cieusement tirés de l'esclavage que pour
» nous exterminer dans les montagnes? Songe
» à la gloire de ton nom.

» Telle fut la logique de Moïse, et telle
» sera la mienne. Tu te repentis du projet
» que tu avois formé. Tu es le même. Mes
» raisons sont plus fortes que celles du lé-
» gislateur des Hébreux. Elles auront le même
» effet sur toi; et si tu as formé le projet
» de nous perdre, tu t'en repentiras. Ignores-
» tu que l'hérétique enflé des succès que tu
» lui accordes, a déjà dit que c'est à la
» fausseté de notre culte qu'il doit ta pro-
» tection et ses victoires? Et que veux-tu
» qu'en pensent les Gentils qui nous envi-
» ronnent, le Talapoin qui ne te connoît
» pas encore, l'inconstant Indien, l'igno-
» rant et stupide Egyptien, à peine mouillé
» des eaux du baptême? Les peuples sont-
» ils capables de sonder et d'adorer la pro-
» fondeur de tes jugemens? Réveille-toi
» donc; et si tu prends quelque soin de ta
» gloire, ne souffre pas qu'on puise dans
» nos défaites des argumens contre notre
» croyance. Réveille-toi; et que les tem-
» pêtes qui ont dissipé nos flottes, dissipent
» celles de notre ennemi commun: que la

» peste, que les maladies qui ont fondu nos » armées, fondent les siennes ; et puisque » les conseils des hommes se corrompent, » quand il te plaît, remplis les siens de » ténèbres et de confusion.

» Josué étoit plus saint et plus patient » que nous. Cependant son langage ne fut » pas autre que le mien, et la circonstance » étoit bien moins importante. Il traverse » le Jourdain ; il attaque la ville de Haï ; ses » troupes sont dispersées. Sa perte fut mé» diocre ; et le voilà qui déchire ses vête» mens, qui se roule à terre, qui se répand » en plaintes amères, qui s'écrie : *Et pour» quoi nous faire passer le Jourdain ? Dis Sei» gneur, étoit-ce pour nous livrer à l'Amorrhéen ?* » et moi, lorsqu'il s'agit d'un peuple im» mense, dans une vaste contrée, je ne » m'écrierai pas : Ne nous as-tu donné ces » contrées que pour nous les ôter ? Si tu » les destinois au Hollandois, que ne l'ap» pelois-tu lorsqu'elles étoient incultes ? » L'hérétique t'a-t-il rendu de si grands ser» vices, et sommes-nous si vils à tes yeux » que tu nous aies tirés de notre contrée » pour être ici son défricheur, pour lui » bâtir des villes, pour l'enrichir par nos

» travaux? Voilà donc le dédommagement
» que tu avois attaché dans ton cœur à tant
» d'hommes égorgés sur la terre, et perdus
» sur les eaux? Cela sera pourtant si tu l'as
» résolu. Mais je te préviens que ceux que
» tu rejettes, que tu accables aujourd'hui,
» demain tu les rechercheras sans les trouver.

» Job, écrasé de malheurs, conteste avec
» toi. Tu ne veux pas, sans doute, que
» nous soyons plus insensibles que lui. Il
» te dit : *Puisque tu as décidé ma perte, con-*
» *somme-la ; tue-moi, anéantis-moi ; que*
» *je sois inhumé et réduit en poussière ; j'y con-*
» *sens : mais demain, tu me chercheras et tu ne*
» *me trouveras plus. Tu auras des Sabéens, des*
» *Chaldéens, des blasphémateurs de ton nom :*
» *mais Job, mais le serviteur fidèle qui t'adore,*
» *tu ne l'auras plus.*

» Eh bien, Seigneur, je te dis avec Job :
» embrâse, détruis, consume-nous tous :
» mais un jour, mais demain tu chercheras
» des Portugais et tu en chercheras vaine-
» ment. A ton avis la Hollande te four-
» nira des conquérans apostoliques qui por-
» teront, au péril de leur vie, par toute
» la terre, l'étendard de la croix? La Hol-
» lande te formera un séminaire de prédi-

» cateurs apostoliques qui courront arroser
» de leur sang des contrées barbares pour
» les intérêts de ta foi ? La Hollande t'éle-
» vera des temples qui te plaisent, te cons-
» truira des autels sur lesquels tu descendes,
» te consacrera de vrais ministres, t'offrira
» le grand sacrifice, et te rendra le culte
» digne de toi ? Oui, oui ! Le culte que
» tu en recevras, ce sera celui qu'elle pra-
» tique journellement à Amsterdam, à Mid-
» delbourg, à Flessingue, et dans les autres
» cantons de cet enfer humide et froid.

« Je sais bien, Seigneur, que la propaga-
» tion de ta foi et les intérêts de ta gloire ne
» dépendent pas de nous ; et que quand il n'y
» auroit point d'hommes, ta puissance ani-
» mant les pierres en susciteroit des enfans
» d'Abraham. Mais je sais aussi que depuis
» Adam, tu n'as point créé d'hommes d'une
» espèce nouvelle ; que tu te sers de ceux qui
» sont, et que tu n'admets à tes desseins les
» moins bons qu'au défaut de meilleurs. Té-
» moin la parabole du banquet : *Faites entrer*
» *les aveugles et les boiteux*. Voilà la marche de
» ta providence. La changes-tu aujourd'hui ?
» Nous avons été les conviés ; nous n'avons
» pas refusé de nous rendre au festin, et tu

» nous préfères des aveugles, des boiteux ;
» des luthériens, des calvinistes, aveugles
» dans la foi, boiteux dans les œuvres !

» Si nous sommes assez malheureux pour
» que le Hollandais se rende maître du Brésil,
» ce que je te représente avec humilité, mais
» très-sérieusement, c'est d'y bien regarder
» avant l'exécution de ton arrêt. Pèse scrupu-
» leusement ce qui pourra t'en arriver. Con-
» sulte-toi pendant qu'il en est encore tems.
» Si tu as à te repentir, il vaut mieux que ce
» soit à présent que quand le mal sera sans
» remède. Tu vois où j'en veux venir, et les
» raisons prises dans ta propre conduite de la
» remontrance que je te fais. Avant le déluge,
» tu étois aussi très-courroucé contre le genre-
» humain. Noé eut beau te prier pendant un
» siècle. Tu persistas dans ta colère. Les ca-
» taractes du ciel se rompent enfin. Les eaux
» ont surmonté les sommets des montagnes.
» La terre entière est inondée ; et ta justice
» est satisfaite. Mais trois jours après ; lorsque
» les corps surnagèrent ; lorsque tes yeux
» s'arrêtèrent sur la multitude des cadavres
» livides ; lorsque la surface des mers t'offrit
» le spectacle le plus triste, le plus affreux
» spectacle qui eût jamais affligé les regards

» des anges : que devins-tu ? Frappé de ce
» tableau, comme si tu ne l'avois pas prévu,
» tes entrailles s'émurent de douleur. Tu te
» repentis d'avoir fait le monde. Tu eus des
» regrets sur le passé. Tu pris des résolutions
» pour l'avenir. Voilà comme tu es; et puisque
» c'est-là ton caractère, pourquoi ne pas te
» ménager toi-même en nous épargnant ?
» Pourquoi faire à présent le furibond, si
» ton cœur en doit murmurer; si l'exécution
» des arrêts de ta justice doit affliger ta
» bonté ? Songes-y avant de commencer, et
» considère les suites du nouveau déluge que
» tu as projetté. Je vais te les peindre.

» La Bahia et le reste du Brésil sont deve-
» nus la proie des Hollandais; je le suppose.
» Vois les. Ils entrent dans cette ville avec la
» fureur de conquérans, avec la rage d'hé-
» rétiques. Vois que ni l'âge ni le sexe ne
» sont épargnés. Vois le sang qui coule. Vois
» les coupables, les innocens, les femmes,
» les enfans passés au fil de l'épée, égorgés
» les uns sur les autres. Vois les larmes des
» vierges qui pleurent l'injure qu'elles ont
» soufferte. Vois les vieillards traînés par les
» cheveux. Entends les cris confus des reli-
» gieux, des prêtres qui embrassent leurs

» autels et qui élèvent leurs bras vers toi.
» Toi-même, Seigneur, tu n'échapperas pas
» à leurs violences. Oui ! tu en auras ta part.
» L'hérétique forcera les portes de tes temples.
» Les hosties, ton propre corps sera foulé
» aux pieds. Les vases que ton sang a remplis
» serviront à la débauche. Tes autels seront
» renversés. Tes images seront lacérées.
» Des mains sacrilèges se porteront sur ta
» mère.

» Que ces affronts te fussent adressés et
» que tu les souffrisses, je n'en serois pas
» étonné, puisque tu en souffris de plus sanglants
» autrefois : mais ta mère ! où est la
» piété filiale ? Quoi ! tu ôtas la vie à Osée,
» pour avoir touché l'arche. La main que Jeroboam
» avoit levée sur un prophète, tu la
» desséchas ; et il reste à l'hérétique des
» milliers de bras pour des forfaits plus
» atroces ? Tu détrônas, tu fis mourir Balthazar,
» pour avoir bu dans des vases où ton
» sang n'avoit pas été consacré; et tu épargnes
» l'hérétique; et il n'y a pas deux doigts et un
» pouce pour tracer son arrêt de mort ?

» Enfin, Seigneur, lorsque tes temples seront
» dépouillés, tes autels détruits, ta religion
» éteinte au Brésil, et ton culte inter-

» rompu ; lorsque l'herbe croîtra sur le parvis
» de tes églises, le jour de Noël viendra sans
» que personne se souvienne du jour de ta
» naissance. Le carême, la semaine-sainte
» viendront, sans que les mystères de ta pas-
» sion soient célébrés. Les pierres de nos rues
» gémiront, comme elles gémirent dans les
» rues solitaires de Jérusalem. Plus de prêtres,
» plus de sacrifices, plus de sacremens. L'hé-
» résie s'emparera de la chaire de vérité. La
» fausse doctrine infectera les enfans des Por-
» tugais. Un jour on demandera aux enfans
» de ceux qui m'entourent : *Petits garçons, de*
» *quelle religion êtes-vous?* et ils répondront :
» *nous sommes calvinistes. Et vous petites filles ?*
» et elles répondront : *nous sommes luthé-*
» *riennes.* Alors tu t'attendriras, tu te repen-
» tiras : mais puisque le regret t'attend, que
» ne le préviens tu ?

» Mais, dis-moi, quelle gloire trouveras-
» tu à détruire une nation et à la faire sup-
» planter par une autre ? C'est un pouvoir que
» tu confias autrefois à un petit habitant d'A-
» natho. En nous punissant, tu triomphes du
» foible ; en nous pardonnant, tu triomphes
» de toi. Sois miséricordieux pour ta propre
» gloire, pour l'honneur de ton nom. Que ta

» colère ne soit ni de tous les jours, ni même » d'un jour. Tu ne veux pas que le soleil se » couche sur notre ressentiment; et combien » ne s'est-il pas levé, combien ne s'est-il pas » couché sur le tien ? Exiges-tu de nous une » modération que tu n'as pas ? Ne sais-tu que » donner le précepte et non l'exemple ?

» Pardonne donc, Seigneur; fais cesser nos » malheurs. Vierge sainte, intercède pour » nous. Supplie ton fils; ordonne-lui. S'il » est courroucé par nos offenses, dis-lui qu'il » nous les remette, ainsi qu'il nous est enjoint par sa loi de les remettre à ceux » qui nous ont offensés ».

Je ne sais si le seigneur fut sensible à l'apostrophe de l'orateur Vieira : mais très-peu de tems après, les Hollandois virent interrompre leurs conquêtes par une révolution que toutes les nations desiroient, sans qu'aucune l'eût prévue.

X. *Les Portugais réussissent à chasser les Hollandais du Brésil.*

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol, ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II, prince avare, cruel,

despote, profond et dissimulé, avoit cherché à dégrader leur caractère, mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils, trop fidèle à ses maximes, persuadé qu'il valoit mieux régner sur un état ruiné, que de voir dépendre la soumission de ses habitans de leur bonne volonté, les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors, de gloire et de puissance, achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible prince, plus imbécille encore que son père, attaqua à découvert et avec mépris leur administration, leurs privilèges, leurs mœurs, et tout ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement proscrit, et le duc de Bragance placé sur le trône de ses pères. L'exemple de la capitale entraîna le reste du royaume, et tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en

Afrique et en Amérique dans des tems heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche et vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau roi lia ses intérêts, ses ressentimens à ceux des Anglais, des Français, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive et défensive pour l'Europe, et une trève de dix ans pour les Indes orientales et occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappellé avec la plus grande partie des troupes; et le gouvernement des possessions Hollandaises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfèvre de Harlem; à Bulestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif et avantageux.

Un grand obstacle s'opposoit à ces espérances. Les terres appartenoient aux Portugais qui étoient restés sous la domination de la république. Les uns n'avoient jamais eu des moyens suffisans pour former de riches plantations, et la fortune des autres avoit été détruite par les calamités inséparables

de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plutôt connue en Europe, que les capitalistes des Provinces-Unies s'empressèrent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il étoit possible d'entreprendre. Aussitôt, tout change de face, tout prend une nouvelle vie : mais des bâtimens trop superbes sont élevés : mais une maladie contagieuse fait périr un nombre infini d'esclaves : mais on se livre généralement à tous les excès du luxe. Ces fautes et ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagemens. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils se permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolvables ; et les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement, la compagnie est réduite à se charger des dettes : mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix entier de leurs productions, jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les agens du monopole avoient laissé écrouler les fortifications, ils avoient vendu les armes et les munitions de guerre ; ils avoient permis le re-

tour dans la métropole à tous les soldats qui le desiroient. Cette conduite avoit anéanti la force publique, et fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourroient briser un joug étranger. La stipulation, qui les privoit de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étoient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1645. Leur projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandais qui avoient part au gouvernement, et de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert : mais ceux qui y étoient entrés, eurent le tems de sortir de la place et de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité, nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique, il s'étoit élevé à celui de commissionnaire et enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle ; et sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à

à ses intérêts. Les revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu, sans l'appui du gouvernement, il ose lever l'étendard de la guerre.

Son nom, ses vertus et ses projets, assemblent autour de lui les Brésiliens, les soldats Portugais, les colons même. Il leur inspire sa confiance, son activité, son courage. On le suit dans les combats, on se presse autour de sa personne; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe, et ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le tems de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités, ne servent qu'à développer la fermeté de son ame, les ressources de son génie, l'élévation de son caractère. Il montre un front menaçant, même après le malheur, plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand, ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire, Vieira reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la trêve, les Hollandois s'étoient emparés, en Afrique et en Asie, de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La cour de Lisbonne, oc-

cupée de plus grands intérêts, n'avoit pu songer à se faire justice : mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil ; elle avoit même favorisé sous-main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, et de répondre elle-même en Europe, qu'elle désavouoit les auteurs de ces troubles, et qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-tems à la compagnie que ces mouvemens n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-tems amusée par ces protestations fausses et frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, et craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne-foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Vieira, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit et son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. « Si le roi, dit-il, étoit » instruit de notre zèle, de ses intérêts et » de nos succès, bien loin de chercher à

» noûs arracher les armes, il nous encou» rageroit à poursuivre notre entreprise, il » nous appuieroit de toute sa puissance ». Ensuite, dans la crainte de voir rallentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événemens. Ils continuèrent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient et qui savoient servir leur patrie, il consomma la ruine des Hollandais. Le peu de ces républicains, qui avoient échappé au fer et à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 janvier 1654.

Combien les esprits sont changés ! Tous ces événemens ne sont et ne nous paroissent que les suites de quelques causes politiques, morales ou physiques ; et l'orateur Vieira n'est à nos yeux qu'un enthousiaste éloquent. Mais transportons-nous au tems des Hébreux, lorsqu'ils avoient des séminaires d'inspirés ; des Grecs, lorsqu'on se rendoit de tous les côtés à Delphes ; des Romains, lorsqu'on n'osoit tenter aucune grande entreprise, sans avoir consulté les entrailles des victimes et les poulets sacrés ; de nos ancêtres, au tems des croisades.

Voyons, à la place de Vieira, un prophète, une pithonisse, un augure, un Bernard; et la révolution du Brésil prendra tout-à-coup une couleur surnaturelle. Ce sera Dieu qui, touché de la sainte hardiesse d'un personnage extraordinaire, aura suscité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies signèrent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses et des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république et la compagnie trompèrent l'attente des nations. Le traité, qui, en 1661, termina les divisions des deux puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortir des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-Monde, et donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'état se fût chargé de son administration, de sa défense; et pour la faire

prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, et auroit enrichi la nation au lieu de ruiner une compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, et que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tous les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés, par une convention solide, d'un ennemi qui les avoit si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession et d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangemens qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portoient malheureusement l'empreinte de l'ignorance et du préjugé : mais ils étoient très-supérieurs à tout ce qui s'étoit pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la cour de Lisbonne régloit l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchoient à l'étendre. Ils s'avancèrent au Midi, vers la rivière de la Plata, et au Nord, jusqu'à celle des Amazones.

Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

XI. *Etablissement des Portugais sur la rivière des Amazones.*

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autre vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrens, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrein spacieux, pour en composer cette rivière immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordilières, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux d'autres rivières, dont plusieurs ont un fort long cours, et sont très-larges et très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'îles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans

l'océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; et sa source, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, et en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, et qui, du rivage, l'accabloient de flèches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrières, et détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazone, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des Espagnols, de ces peuples qui n'eurent jamais, à la vérité, ni la délicatesse du goût, ni la sensibilité, ni la grace, qui furent le partage des Grecs : mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de caractère, une élévation d'ame, une imagina-

tion aussi féconde et plus ardente qu'elle ne l'avoit accordée à aucune autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au-dedans, au dehors de leur étroite contrée, sans rencontrer le merveilleux. Ils virent sur le Pinde Apollon entouré des neuf muses. Ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes. Ils attachèrent Prométhée sur le Caucase. Ils écrasèrent les géants sous le poids des montagnes. Si l'Etna mugit et vomit des torrens de flamme, c'est Typhée qui soulève sa poitrine. Leurs campagnes et leurs forêts furent peuplées de satyres et de faunes; il n'y eut aucun de leurs poëtes qui n'eût assisté à leurs danses; et une nature toute nouvelle reste muette sous les regards de l'Espagnol. Il n'est frappé, ni de la singularité des sites, ni de la variété des plantes et des animaux, ni des mœurs si pittoresques d'une race d'hommes inconnue jusqu'à lui. A quoi pense-t-il donc? A tuer, à massacrer, à piller. La recherche de l'or, qui le tient courbé vers le pied des montagnes, réduit à la posture et à la stupidité de la brute.

Dès le tems d'Hercule et de Thésée, le Grec avoit donné dans l'existence aux Ama-

zones. Il embellit de cette fable l'histoire de ses héros, sans en excepter celle d'Alexandre; et les Espagnols infatués de ce rêve de l'antiquité, le transportèrent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guère trouver d'origine plus vraisemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe et en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrières qui ne vivoient pas en société avec des hommes, et qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publièrent, avec raison, que dans le Nouveau-Monde, les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris et d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entre elles avoient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres et le bagage dans les guerres et dans leurs chasses, avoient dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir mères? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses,

dont ils avoient rendu la condition intolérable, et qui les chassoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvoit-il exposer ou égorger ses enfans, sous prétexte que ces enfans n'étoient pas des filles; et commettre de sang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à paine à quelques individus qu'agitent la rage et le désespoir? Mais une république aristocratique, ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes; quoiqu'un état monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule femme? Que l'on considère la foiblesse organique du sexe; son état presque toujours valétudinaire; sa pusillanimité naturelle; la dureté des travaux de l'état social, pendant la paix et pendant la guerre; l'horreur du sang; la crainte des périls; et que l'on tâche de concilier tous ces obstacles avec la possibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de nous, des congrégations de l'un et de l'autre sexe, qui vivent séparées, malgré le besoin et le desir naturel qui de-

vroient les rapprocher et les réunir; il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en sera donc de ce prodige singulier, comme de tant d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomène des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumières qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou, ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua, gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse et par son courage, offrit au vice-roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit du Cusco avec sept cens hommes. Ces monstres nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrèrent un chef qui avoit des mœurs et qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de roi, un basque féroce nommé Lopès d'A-

guirre qui leur promettoit tous les trésors du Nouveau-Monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendent dans l'océan par l'Amazone, et abordent à la Trinité. Le gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénètre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito et le sein du Pérou, où tout devoit être mis à feu et à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat et les disperse. D'Aguirre qui ne voit pas de jouer à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. « Mon enfant, » dit-il à sa fille unique, qui le suivoit dans » ses voyages, j'espérois te placer sur le » trône; les événemens trompent mon attente. Mon honneur et le tien ne permettent » pas que tu vives pour devenir l'esclave de » mes ennemis : meurs de la main d'un père ». A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, et l'achève tout de suite, en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il est pris et écartelé.

Ces

Ces événemens malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entiérement pendant un demi-siècle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées et plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à une connoissance utile de ce grand fleuve, étoit réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservoit encore un reste de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Belem. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens et de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, et ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haîne qui divisoit les Espagnols et les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçut avec les égards, l'estime et la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné d'Acunha et d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations et d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts

et heureux, fut porté à la cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-tems les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entr'elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord et du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les gallons étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient; et toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros tems, ou par la lenteur de leur marche. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvéniens. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivières navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chili même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le Port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant à elle. On seroit parti en toute sûreté de parages peu connus et peu fréquentés, et on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens

de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone et du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles de toutes sortes d'outils de fer, et s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvriroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendroit pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il s'étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre, se laissoient séduire par les seuls présens dont leur ignorance leur permît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, et dont il eût besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Rarement réussissoit-il à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu, leur paroissoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; et une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guère de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entière de l'établissement.

Il est impossible qu'un lecteur qui réfléchit ne se demande pas à lui-même, par quelle étrange manie, un individu qui jouit dans sa patrie de toutes les commodités de la vie, peut se résoudre à la fonction pénible et malheureuse de missionnaire; s'éloigner de ses concitoyens, de ses amis, de ses proches; traverser les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts; s'exposer aux horreurs de la plus extrême misère; courir à chaque pas, le péril

d'être dévoré des bêtes féroces ; à chaque instant celui d'être massacré par des hommes barbares ; s'établir au milieu d'eux ; se prêter à leur mœurs ; partager leur indigence et leurs fatigues ; rester à la merci de leurs passions ou de leurs caprices, aussi long-tems au moins qu'il le faut pour apprendre leur langue et s'en faire entendre ?

Si c'est par enthousiasme de religion : quel plus terrible ressort peut-on imaginer que celui-là ? Si c'est par respect pour un vœu d'obéissance à des supérieurs qui vous disent VA, et auxquels on ne sauroit sans parjure et sans apostasie demander raison de leurs ordres : que ne peuvent point, soit pour servir, soit pour nuire, des maîtres hypocrites ou ambitieux qui commandent si despotiquement et qui sont si aveuglément obéis ? Si c'est par un sentiment profond de commisération pour une portion de l'espèce humaine que l'on s'est proposé d'arracher à l'ignorance, à la stupidité et à la misère : je ne connois pas une vertu plus héroïque. Quant à la constance avec laquelle ces hommes rares persévèrent dans une carrière aussi rebutante, j'aurois pensé qu'à force de vivre avec des sauvages, ils le devenoient eux-mêmes ; et

je me serois trompé dans ma conjecture. C'est de toutes les vanités humaines la plus louable qui les soutient.

» Mon ami, me disoit un vieux missionnaire qui avoit vécu trente ans au milieu des forêts, qui étoit tombé dans un profond ennui depuis qu'il étoit rentré dans son pays, et qui soupiroit sans cesse après ses chers sauvages : mon ami, vous ne savez pas ce que c'est que d'être le roi, presque le dieu d'une multitude d'hommes qui vous doivent le peu de bonheur dont ils jouissent, et dont l'occupation assidue est de vous en témoigner leur reconnoissance. Ils ont parcouru des forêts immenses ; ils reviennent tombant de lassitude et d'inanition ; ils n'ont tué qu'une pièce de gibier, et pour qui croyez-vous qu'ils l'aient réservée ? C'est pour le PÈRE : car c'est ainsi qu'ils nous appellent ; et en effet ce sont nos enfans. Notre présence suspend leurs querelles. Un souverain ne dort pas plus sûrement au milieu de ses gardes, que nous au milieu de nos sauvages. C'est à côté d'eux que je veux aller finir mes jours ».

Avec cet esprit, les Jésuites avoient surmonté sur l'Amazone des obstacles qui paroi-

soient invincibles. Leur mission, commencée en 1637, réunissoit en 1766 dix mille habitans distribués en trente-six bourgades, dont douze étoient situés sur le Napo, et vingt-quatre sur l'Amazone. Elles étoient éloignées les unes des autres de deux, de cinq, de dix, de quinze, quelquefois de vingt journées. La plupart comptoient des individus d'un grand nombre de nations, tous opiniâtrément attachés à leur idiôme, à leurs mœurs, à leurs coutumes, et qu'on n'accoutumoit jamais à se regarder comme membres d'une même société. Les efforts qu'on faisoit pour donner de l'extension à cet établissement, n'étoient point heureux et ne pouvoient pas l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, et leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont foibles, et l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, et les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, et il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture. Ils se plaisent à la pêche et à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un

pays presque entièrement submergé, il y a peu de positions commodes pour des établissemens. Ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont trop isolées ; la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, et si peu nombreuses, qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites Espagnols avoient rassemblés et qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la salsepareille, que la nature libérale leur présente, et qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cens lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes et couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs et des flèches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac et un canot : voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs désirs. Ils sont si contens de

ce qu'ils possèdent, qu'ils ne souhaitent rien de plus. Ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, et meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, et il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richesse qui excitent si puissamment leur avidité : mais les sauvages voisins viennent de tems en tems s'y mêler.

Tandis que les missionnaires établissoient l'autorité de la cour de Madrid sur les bords de l'Amazone, d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas, la dernière peuplade dépendante de l'Espagne, on trouve Saint-Paul, la première des nombreuses bourgades formées, à des

distances immenses, par les Portugais sur le fleuve principal et sur les rivières qui s'y jettent.

Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordilière, qu'ils ne le seroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne et le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On sait que la province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont le Para manque entièrement. Les deux provinces, en se secourant mutuellement par le Napo et par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de prospérité, où, sans ce concours, elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le tems, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'Ancien-Monde dans le nouveau, et que

Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement, pour mettre des barrières éternelles entre des familles et des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider et de concourir au bien universel. La haine et la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la nature et l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés ! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Il faut désespérer plus que jamais d'établir, dans ces contrées, quelque confiance entre les deux nations Européennes qui les partagent. Depuis long-tems on soupçonnoit que l'Amazone et l'Orenoque communiquoient ensemble par la rivière Noire, où la cour de Lisbonne a plusieurs établissemens. La démonstration de ce phénomène si contesté fut acquise, en 1744, par quelques bateaux Portugais, qui, partis d'un fleuve, se trou-

vèrent sur l'autre. Voilà une nouvelle source de jalousie que les deux ministères auroient bien dû tarir, lorsqu'ils se sont occupés à terminer les différends qui avoient trop souvent ensanglanté la rivière de la Plata.

XII. *Les Portugais veulent s'établir sur la rivière de la Plata. Leurs démêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les deux puissances.*

Les Portugais, qui s'étoient montrés peu de tems avec les Espagnols sur ce grand fleuve, ne tardèrent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent, qu'ils remontèrent jusqu'à la hauteur de Buenos-Aires, et qu'ils prirent possession de sa rive septentrionale. Cet acte n'avoit eu aucune suite, lorsque la cour de Lisbonne ordonna, en 1680, la formation de la colonie du St.-Sacrement, précisément à l'extrémité du territoire, qu'elle croyoit lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Espagnols, qui détruisirent, sans beaucoup d'efforts, ces murs tout-à-fait naissans.

De vives contestations s'élèvent aussi-tôt entre les deux puissances. L'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans l'étendue que lui assure la ligne de démar-

cation tracée par les papes. Le Portugal ne nie pas cette vérité astronomique : mais il soutient que cet ordre de choses a été annullé par des arrangemens postérieurs et d'une manière plus particulière par celui de 1668, qui a terminé les hostilités et réglé le sort des deux nations. Après bien des débats, on arrête, en 1681, que les Portugais seront remis en possession du poste qu'ils ont occupé : mais que l'habitant de Buenos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

La guerre, qui divisa les deux couronnes au commencement du siècle, rompit cette convention provisionnelle ; et les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht. Ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avoient eu ; puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença, entre l'établissement Portugais du Saint-Sacrement et l'établissement Espagnol de Buenos-Aires, un commerce interlope très-considérable, auquel toutes les parties du Brésil, toutes les parties du Pérou, quelques négocians même des

deux métropoles prenoient plus ou moins de part.

La cour de Madrid ne tarda pas à s'appercevoir que ses trésors du Nouveau-Monde étoient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal, elle n'imagina pas de plus sûr moyen que de resserrer, le plus qu'il seroit possible, l'entrepôt de tant de liaisons frauduleuses. Ses ministres soutinrent que les dépendances de la place Portugaise ne devoient pas s'étendre plus loin que la portée du canon; et ils firent occuper par des troupeaux et des bergeries, par les bourgades de Maldonado et de Monte video, par tous les moyens connus, la côte septentrionale de la Plata, depuis l'embouchure de ce grand fleuve jusqu'à l'établissement qui leur causoit de si vives inquiétudes.

Ces entreprises imprévues ranimèrent d'éternelles animosités, que les liaisons de commerce avoient un peu suspendues. Ces peuples limitrophes se firent une guerre sourde. On se croyoit à la veille d'une rupture ouverte, lorsqu'une convention, de 1750, parut devoir terminer les différends des deux monarchies. Le Portugal y échangeoit la colonie du Saint-Sacrement et son territoire, contre

cept des missions anciennement formées sur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agissoit de procurer l'exécution de ce traité en Amérique, et la chose n'étoit pas aisée. Les Jésuites, qui, dès leur naissance, s'étoient ouvert une route secrète à la domination, pouvoient contrarier le démembrement d'un empire fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt, ils devoient se croire chargés de la félicité d'un peuple docile qui, en se jetant dans leur sein, s'etoit reposé sur eux du soin de sa destinée. D'ailleurs, les Guaranis n'avoient pas été subjugués. En se soumettant à l'Espagne, avoient-ils donné à cette couronne le droit de les aliéner? Sans avoir médité sur les droits imprescriptibles des nations, ils pouvoient penser que c'étoit à eux seuls de décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais, étoit égalementcapable d'égarer et d'éclairer leur simplicité. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit.

Les forces, que les deux puissances avoient fait partir d'Europe et celles qu'on put rassembler dans le Nouveau-Monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles

qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit. Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors les avoient menés au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au lieu de se borner à fatiguer l'ennemi et à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cens lieues, les Guaranis osèrent l'attendre en rase campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes. Ce grand échec déconcerta leurs mesures. Leur courage parut mollir ; et ils abandonnèrent leur territoire au vainqueur, sans faire les efforts qu'annonçoient leurs premières résolutions, et que peut-être comportoient leurs forces.

Après cet événement, les Espagnols voulurent entrer en possession de la colonie du Saint-Sacrement. On refusa de la leur remettre, par la raison que les habitans de l'Uruguay n'étoient que dispersés, et que jusqu'à ce que le ministère de Madrid les

eût fixés dans quelqu'un de ses domaines, ils seroient toujours disposés à recouvrer un territoire qu'ils avoient quitté à regret. Ces difficultés, bonnes ou mauvaises, empêchèrent que l'accord ne fût terminé. Les deux cours l'anéantirent même, en 1761, et tout retomba dans la première confusion.

Depuis, ces déserts ont été ensanglantés presque sans interruption, tantôt, par des hostilités simplement tolérées, et tantôt par des guerres publiques. Privé du secours de l'Angleterre, le Portugal s'est vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier octobre 1777 et du 11 mars 1778, l'ont dépouillé, sans retour, de la colonie du Saint-Sacrement : mais ils lui ont restitué le territoire de la rivière de Saint-Pierre, qui lui avoit été enlevé, sous le prétexte, si souvent allégué, de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets et entreprenans désoloient la Plata et l'Amazone, des citoyens paisibles et laborieux multiplioient, sur les côtes du Brésil, des productions importantes, qu'ils livroient à leur métropole qui, de son côté, fournissoit à tous leurs besoins.

XIII. *Le Portugal avoit fondé ses liaisons avec le Brésil sur une mauvaise base. On lui substitua le monopole, plus destructeur encore.*

Ces échanges se faisoient par la voie d'une flotte qui partoit tous les ans de Lisbonne et de Porto, dans le mois de mars. Les bâtimens, qui la formoient, se séparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective : mais ils se réunissoient tous à Bahia, pour regagner les rades de Portugal, dans les mois de septembre ou d'octobre de l'année suivante, sous l'escorte des vaisseaux de guerre, qui les avoient convoyés à leur départ.

Un ordre de choses, si opposé aux maximes généralement reçues, blessoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négocians la liberté de faire partir, de faire revenir leurs navires, dans la saison qu'ils auroient jugé la plus convenable à leurs intérêts. Ce système auroit fait baisser le prix du fret, multiplié les expéditions, accru les forces maritimes, encouragé toutes les cultures. Les liaisons, entre la métropole et la colonie, devenues plus vives, auroient répandu des lumières et donné au gouverne-

ment plus de facilité pour diriger l'influence de sa protection et de son autorité.

La cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations. Elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi des vaisseaux qui auroient navigué séparément ; par l'habitude, qui prend plus d'empire encore sur les gouvernemens que sur les citoyens ; par les insinuations de quelques hommes puissans, dont la révolution auroit contrarié les intérêts ; par cent préjugés, tous hors d'état de soutenir la discussion la moins sévère.

C'est sur cette mauvaise base que portoient les rapports des possessions Portugaises de l'ancien et du Nouveau-Monde, lorsque la découverte des mines d'or et de diamans fixa sur le Brésil, dès le commencement du siècle, les yeux de toutes les nations. On pensa généralement que ces richesses, ajoutées à celles d'un autre genre que donnoit la colonie, en feroient un des plus beaux établissemens du globe. L'Europe n'étoit pas encore entiérement détrompée, lorsqu'elle apprit avec surprise que la plus importante partie de cette région venoit d'être mise sous le joug du monopole.

Le portugal avoit fait, sans le secours d'au-

cune compagnie, des découvertes immenses en Afrique et dans les deux Indes. Ce fut l'ouvrage de quelques associations que formoient passagérement entre eux les rois, les nobles, les négocians, et qui expédioient des flottes plus ou moins considérables pour ces trois parties du monde. On ne se seroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des tems de barbarie, avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter, dans un siècle de lumière, un systême destructeur, qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique tous les principes du mouvement et de la vie, ne laisse dans tout le reste que l'inertie et la mort.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repoussant, pour ainsi dire, ses habitans d'un sein déchiré, ne leur laissoit d'asyle et de salut que sur la mer ou dans le Nouveau-Monde. Les terribles secousses qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on vit établir une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger, au Brésil, et même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins si

connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du Nord et sur-tout de l'Angleterre. Cette société a un fonds de 3,000,000 livres divisé en deux cens actions de 2500 liv. chacune. Elle prête aux propriétaires des vignes jusqu'à la moitié du prix de la vendange qu'ils sont autorisés à faire et qu'ils ne peuvent jamais excéder, quelque favorable que soit l'année. On leur paie le meilleur vin à raison de 156 livres 5 sols le tonneau; mais ils ne reçoivent que 125 liv. pour ceux d'une qualité inférieure. Quelque grande que soit la disette; quelque considérable que soit le débit, le cultivateur ne peut espérer qu'une augmentation de 31 livres 5 sols par tonneau; et le tonneau est de deux cent vingt pots. Porto, devenue par sa population, par ses richesses et par son activité, la première ville du royaume, depuis que Lisbonne avoit comme disparu; Porto crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association. La province entre Duro et Minho, la plus fertile de l'état, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, et la sédition rendit

cruel le gouvernement. Douze cents citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confiscations odieuses.

Le 6 Juin 1755, fut formée, pour le grand Para et pour le Maragnan, une compagnie exclusive qui eut un capital de 3,000,000 liv. divisé en douze cens actions. Quatre ans après, la province de Fernambuc fut mise sous un joug pareil, avec cette différence, que cet autre monopole eut un fonds de 3,500,000 liv. qu'on partagea en trois mille quatre cens parties. Les deux sociétés furent autorisées à gagner sur les comestibles quinze pour cent, tous frais faits; et à vendre leurs marchandises quarante-cinq pour cent de plus qu'elles n'auroient coûté à Lisbonne même. On leur laissoit la liberté de payer aussi peu qu'elles le voudroient les denrées des régions soumises à leur tyrannie. Des faveurs si extraordinaires devoient durer vingt ans, et pouvoient être renouvellées, au grand détriment de la colonie.

XIV. *Gouvernement civil, militaire et religieux établi dans le Brésil.*

Le Brésil est actuellement divisé en neuf provinces, toutes conduites par un commandant particulier. Quoique ces différens chefs soient tenus de se conformer aux réglemens généraux que le vice-roi juge à propos de faire, ils sont comme indépendans de son autorité, parce qu'ils reçoivent directement leurs ordres de Lisbonne, et qu'eux-mêmes y rendent compte des affaires de leur département. On ne les nomme que pour trois ans: mais leur mission a communément plus de durée. La loi leur défend de se marier dans la contrée soumise à leur jurisdiction, de s'intéresser dans aucune branche de commerce, d'accepter le moindre présent, de recevoir des émolumens pour les fonctions de leur charge; et cette loi est assez rigoureusement observée depuis quelques années. Aussi rien n'est-il plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite ou même commencée dans ces postes du Nouveau-Monde. Celui qui les quitte volontairement doit, comme celui qui est révoqué, compte de sa conduite à des commissaires choisis par la métropole; et les citoyens

de tous les ordres, sont indistinctement admis à former des accusations contre lui. S'il meurt dans sa place, l'évêque, l'officier militaire le plus avancé, et le premier magistrat prennent conjointement les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur.

La jurisprudence du Brésil est absolument la même que celle de Portugal. Chaque district a son juge, dont on peut appeller aux tribunaux supérieurs de Bahia et de Rio-Janeiro, à ceux même de Lisbonne, s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para et le Maragnan qui ne soient soumis à aucune des deux jurisdictions, et dont les procès soient portés en seconde instance à la métropole. Une route un peu différente est suivie dans les causes criminelles. Le juge de chaque canton punit sans appel les fautes légères. Les forfaits ressortissent du gouverneur, aidé de quelques assesseurs que la loi lui nomme.

Un tribunal particulier doit, dans chaque province, recueillir les successions qui tombent à des héritiers fixés au-delà des mers. Il retient cinq pour cent pour ses honoraires, et fait passer le reste en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette institution, d'ailleurs judicieuse, c'est

que

que les créanciers du Brésil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le commandant et quatre magistrats administrent les finances de chaque province. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor-royal de la métropole, et y est discuté très-sévérement.

Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu considérable, qui n'ait une assemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont confiés, et régler, sous l'inspection du commandant, les légères taxes dont elle a besoin. On lui a accordé plusieurs privilèges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du trône le chef de la colonie.

Le militaire est réglé au Brésil sur le même pied qu'en Portugal et dans le reste de l'Europe. Les troupes sont à la disposition de chaque gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, jusqu'à celle de capitaine exclusivement. Il a la même autorité sur les milices, composées de tous les citoyens qui ne sont pas *fidalgos*, c'est-à-dire de la haute noblesse, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Hors les cas d'un besoin extrême, ces corps, qui doivent tous avoir un uni-

forme et le payer eux-mêmes, ne sont pas assemblés dans l'intérieur des terres : mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio-Janeiro, on les exerce un mois chaque année, et c'est alors le fisc qui les nourrit. Les nègres et les mulâtres ont des drapeaux particuliers, et les Indiens combattent avec les blancs. Au tems où nous écrivons, la colonie compte quinze mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, et vingt-un mille huit cent cinquante hommes de milice.

Quoique le roi, comme grand-maître de l'ordre de christ, jouisse seul au Brésil des dixmes ecclésiastiques; quoique le produit de la croisade soit tout entier versé dans ses coffres, on a vu se former successivement, dans cette vaste partie du Nouveau-Monde, six évêchés qui reconnoissoient pour leur métropole l'archevêché de Bahia, fondé en 1552. Les heureux prélats, presque tous Européens, qui remplissent ces sièges honorables, vivent très-commodément aves les émolumens attachés aux fonctions de leur ministère, et avec une pension, depuis douze mille cinq cens jusqu'à trente mille livres que le fisc leur donne.

Parmi les pasteurs subalternes, il n'y a

que les missionnaires fixés dans les bourgades Indiennes qui soient payés par le gouvernement : mais les autres trouvent des ressources suffisantes dans les peuples superstitieux qu'ils sont chargés d'édifier, d'instruire et de consoler. Outre un tribut annuel que chaque famille doit à son curé, il lui faut quarante sols pour chaque naissance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La loi, qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres et à rien pour les indigens, est rarement respectée. L'avidité des prêtres s'est même portée jusqu'à doubler ce honteux salaire dans la région des mines.

On tolère quelques asyles pour des vieilles filles à Bahia et à Lio-Janeiro : mais jamais il ne fut permis, dans le Brésil, de fonder aucun couvent pour des religieuses. Les moines ont trouvé plus de facilités. Il existe vingt-deux maisons de différens ordres, dont les deux plus riches sont occupées par des bénédictins, aussi libertins qu'oisifs. Aucun de ces funestes établissemens n'est placé dans le pays de l'or. Les Jésuites avoient profité de l'influence qu'ils avoient dans le gouvernement, pour se soustraire à la loi qui en interdisoit le séjour à tous les réguliers. Dé-

puis leur expulsion, aucun institut ne s'est trouvé assez puissant pour arracher une faveur si signalée.

Sans avoir proprement l'inquisition, le Brésil n'est pas à l'abri des attentats de cette invention féroce. Les ecclésiastiques de la colonie que ce tribunal choisit pour ses agens, se nourrissent tous de ses maximes sanguinaires. Leur fanatisme s'est quelquefois porté à des excès incroyables. L'accusation de Judaïsme est celle qui provoque le plus souvent leur impitoyable sévérité. Les fureurs en ce genre furent poussées si loin, depuis 1702 jusqu'en 1718, que tous les esprits se remplirent de terreur, que la plupart des cultures restèrent négligées.

Dans le Brésil, il n'y a point d'ordonnance particulière pour les esclaves, et ils devroient être jugés par la loi commune. Comme leur maître est obligé de les nourrir, et que l'usage s'est assez généralement établi de leur abandonner un petit terrein qu'ils peuvent cultiver, à leur profit, les fêtes et les dimanches, ceux d'entr'eux qui sont sages et laborieux, se trouvent en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Rarement leur est-elle refusée. Ils peuvent même l'exi-

ger, au prix fixé par les réglemens, lorsqu'on les opprime. C'est vraisemblablement pour cette raison que, malgré de grandes facilités pour l'évasion, il n'y a guère de nègres fugitifs dans ce vaste continent. Le peu qu'on en voit, dans le pays des mines seulement, s'occupent au loin et paisiblement du soin de faire naître les productions nécessaires à leur subsistance.

Ceux des noirs, qui ont brisé leurs chaînes, jouissent du droit de cité comme les mulâtres : mais les uns et les autres sont exclus du sacerdoce et des charges municipales. Au service même, ils ne peuvent être officiers que dans leurs propres bataillons. Rarement, les blancs donnent-ils leur nom aux femmes de cette couleur. La plupart se contentent de former avec elles des liaisons illégales. Ce commerce, que les mœurs autorisent, ne diffère guère du mariage dans une région où tout homme dispose de sa fortune au gré de ses caprices et de ses passions.

XV. *Quel a été, quel est au Brésil le sort des Indiens soumis au Portugal.*

L'état des Indiens n'a pas été toujours le même. Dans l'origine, on se saisissoit d'eux;

on les vendoit dans les marchés ; on les faisoit travailler comme esclaves dans les plantations.

Sébastien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Brésiliens que ceux qui auroient été faits prisonniers dans une guerre juste : mais cette loi n'eut aucune suite, parce que les Portugais auroient cru s'avilir en remuant les terres, et qu'on n'avoit encore demandé que très-peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'édit de Philippe II, qui, en 1595, confirma les dispositions de Sébastien, qui même reduisoit à dix ans la servitude de ceux que ce prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux exécuté.

Deux réglemens de 1605 et de 1609 déclarèrent de nouveau les Indiens, tous les Indiens sans exception, parfaitement libres. Philippe III, instruit qu'on se jouoit de ses ordres, porta, en 1611, une troisième loi qui décernoit des peines graves contre les infracteurs. Mais, à cette époque, la colonie étoit encore sous un gouvernement municipal, la plupart de ses administrateurs étoient nés en Amérique même ; de sorte que les nouvelles dispositions ne furent guère plus respectées que ne l'avoient été les anciennes.

Cependant les missionnaires s'élevoient tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimoit leur néophites. La nouvelle cour de Lisbonne céda, en 1647, à leurs pressantes sollicitations, et renouvella très-formellement la défense de retenir aucun Brésilien dans la servitude. L'esprit d'indépendance qui se manifesta d'une extrémité de la colonie à l'autre, fit sentir à une domination mal affermie qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir tout ce qui étoit juste; et elle modifia ses ordres huit ans après, en permettant l'esclavage des individus nés d'une mère négresse et d'un père Indien.

Alors, les Hollandois venoient d'être chassés de cette partie du Nouveau-Monde. Les liaisons avec les côtes d'Afrique, qui avoient été interrompues par les guerres sanglantes qu'il avoit fallu soutenir contre ces républicains, reprirent leurs cours. Les nègres se multiplièrent dans le Brésil. Leur service dégoûta des naturels du pays, plus foibles et moins laborieux. On ne remplaça pas ceux qui périssoient; et ce genre de servitude tomba peu-à-peu par-tout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan et sur l'Amazone, où l'on n'avoit pas encore établi de riches cul-

tures, et où les Portugais n'étoient pas en état d'acheter des esclaves. Les loix portées en 1680, 1713 et 17.1, pour extirper ce reste de barbarie, furent impuissantes. Ce ne fut qu'en 1755, que tous les Brésiliens furent réellement libres.

Le gouvernement les déclara citoyens, à cette époque. Ils dûrent jouir de ce titre de la même manière que les conquérans. La même carrière fut ouverte à leurs talens; et ils purent aspirer aux mêmes honneurs. Un événement si propre à attendrir les cœurs sensibles fut à peine remarqué. On s'occupe de plaisir, de fortune, de guerre, de politique. Une révolution favorable à l'humanité échappe presque généralement, même au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumières, de philosophie. On parle du bonheur des nations. On ne le voit pas, on ne le sent pas.

On fronde avec amertume les fausses opérations du gouvernement; et lorsqu'il lui arrive, par hazard, d'en faire une bonne, on garde le silence. Peuples, dites-moi, est-ce donc la reconnoissance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur ? Cette espèce d'ingratitude est-elle bien propre à

les attacher à leurs pénibles devoirs ? Est-ce ainsi que vous les engagerez à les remplir avec distinction ? Si vous voulez qu'ils soient attentifs au murmure de votre mécontentement lorsqu'ils vous vexent ; que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat, lorsque vous en êtes soulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt, illuminez vos maisons ; sortez en tumulte ; remplissez vos temples et vos rues ; allumez des bûchers ; chantez et dansez à l'entour ; prononcez avec allégresse, bénissez le nom de votre bienfaiteur. Quel est celui d'entre les administrateurs de l'empire qui ne soit flatté de cet hommage ? Quel est celui qui se résoudra, soit à sortir de place, soit à mourir, sans l'avoir reçu ? Quel est celui qui ne desirera pas d'augmenter le nombre de ces espèces de triomphes ? Quel est celui dont les petits-fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil : son aïeul fit allumer quatre fois, cinq fois les feux pendant la durée de son administration ? Quel est celui qui n'ambitionnera pas de laisser à ses descendans cette sorte d'illustration ? Quel est celui sur le marbre funéraire duquel on oseroit annoncer le poste qu'il occupa pendant sa vie, sans faire mention des fêtes publiques que

vous célébrâtes en son honneur ? Cette réticence transformeroit l'inscription en une satyre. Peuples, vous êtes également vils, et dans la misère, et dans la félicité : vous ne savez ni vous plaindre, ni vous réjouir.

Quelques esprits plus attentifs aux scènes intéressantes qu'offre de loin en loin le globe, augurèrent bien du nouveau systême. Ils se flattèrent que les Indiens s'attacheroient à la culture et en multiplieroient les productions : que leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre dont ils n'avoient pas joui : que le spectacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts et les fixeroit à un genre de vie plus paisible : qu'une confiance entière s'établiroit insensiblement entre les Américains, les Européens ; et qu'avec le tems ils ne formeroient qu'un peuple : que la cour de Lisbonne auroit la sagesse de ne pas troubler par des partialités une harmonie si intéressante, et qu'elle chercheroit, par tous les moyens possibles, à faire oublier les maux qu'elle avoit faits au nouvel hémisphère.

Mais combien les réalités sont éloignées de ces douces espérances ! Dans les provinces de Fernambuc, de Bahia, de Rio-Janeiro,

de Minas-Geraes, les Brésiliens sont restés mêlés avec les Portugais, avec les nègres et n'ont pas changé de caractère, parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer; parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur paresse naturelle; parce qu'on ne leur a pas distribué des terres; parce qu'on ne leur a pas fait les avances qui auroient pu exciter leur émulation.

A Para, à Maragnan, à Matto-Grosso, à Goyas et à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-sept bourgades. Chacune est présidée par un blanc. C'est lui qui règle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend et achète pour la communauté, qui punit et qui récompense. C'est lui qui livre aux agens du fisc le dixième des productions territoriales. C'est lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller remplir les corvées dont on les accable. Un chef revêtu d'une grande autorité surveille les opérations des préposés subalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaisons ont partagé les esprits. Un écrivain, qui n'est jamais sorti de l'Europe, seroit regardé comme bien hardi, s'il osoit prononcer entre deux partis, qu'une

expérience de trois siècles n'a pu réunir : mais qu'il me soit permis au moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Brésil, m'a répété cent fois que les Indiens qu'on laisse maîtres de leurs actions dans la colonie Portugaise, sont fort supérieurs en intelligence et en industrie à ceux qui sont tenus dans une tutelle perpétuelle.

XVI. *État du gouvernement de Para.*

Le gouvernement de Para est le plus septentrional de tous. Il comprend la partie de la Guiane qui appartient au Portugal ; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madeire et du Mamoré ; et à l'Est tout l'espace qui s'étend jusqu'à la rivière des Tocantains. C'est la contrée la plus stérile et la moins saine de ces régions.

Dans la Guiane, on ne peut demander des productions qu'à la rivière Noire, dont les bords élevés seroient très-propres à toutes les denrées qui enrichissent les meilleures colonies de l'Amérique. Mais le pays n'est habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe presqu'uniquement, et qu'on

qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie. Cette rivière reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent que des raisons de politique ont, sans doute, empêché d'exploiter.

Du côté du Nord, les rives de l'Amazone sont presque généralement noyées. Le peu de terrein sec qu'on y rencontre, est continuellement dévoré par des insectes de toutes les espèces.

Quoique le Sud de l'Amazone soit marécageux par intervalles, le sol y est communément plus solide et moins infesté de reptiles. Les grandes et nombreuses rivières, qui s'y jettent, offrent de meilleures ressources encore pour les cultures, sans qu'il s'y en soit établi aucune.

Les navigateurs Portugais n'étoient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha et ceux qui le suivirent y firent presque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jetta sur ses rives les fondemens d'une ville, qui reçut le nom de Belem. Le gouvernement donna en 1663, à Bento Maciel Parente le territoire de Macapa, et plus tard, l'île de Joannes à Ma-

cedo : mais ces deux concessions furent depuis réunies à la couronne, la première par l'extinction de la famille qui l'avoit obtenue, et la seconde par des échanges.

Pendant long-tems, les Portugais se bornèrent à faire des courses, plus ou moins prodigieuses, pour enlever quelques Brésiliens. C'étoient des sauvages inquiets et hardis qui cherchoient à asservir d'autres sauvages moins forts et moins courageux. Ces fatigues meurtrières, ces cruautés inutiles duroient depuis un siècle, lorsque des missionnaires entreprirent de civiliser les Indiens errans. Ils en ont réuni un assez grand nombre dans soixante-dix-huit bourgades, mais sans pouvoir les fixer entièrement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oisive et sédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure et leur famille pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec très-peu de travail ils pourroient obtenir près de leur foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courses destructives et renouvellées chaque année donnent de cacao sauvage, de vanille, d'écaille de tortue, de crab, de salse-pareille, d'huile

de coupau, de laine végétale, est porté à Belem, chef-lieu du gouvernement.

Cette ville bâtie à vingt lieues de l'océan et sur un terrein qui s'élève à treize pieds au-dessus du niveau de la mer, ne fut long-tems que l'entrepôt des sauvages richesses qu'on y portoit de l'intérieur des terres. Des noirs qu'elle s'est enfin procurés ont fait croître à son voisinage un peu de coton qui est fabriqué dans le pays même, quelques cannes à sucre dont le mauvais produit est converti en eau-de-vie : ils ont cultivé pour l'exportation, du café, du riz et du cacao. La vente des troupeaux qui paissoient dans l'île de Marajò fut long-tems une de ses ressources. A peine y reste-t-il maintenant assez de bœufs pour sa propre consommation.

Avant 1755, cet établissement voyoit arriver tous les ans de la métropole treize à quatorze navires. Depuis qu'un ministère trompé ou corrompu l'a asservi au monopole, il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens. La valeur de ce qu'ils exportent s'élève rarement au-dessus de 600,000 liv. Ce foible produit n'est que peu grossi par les bois de construction que le gouvernement fait acheter et emporter par ses vaisseaux.

La population de la colonie est de quatre mille cent vingt-huit blancs, de neuf mille neuf cent dix-neuf noirs esclaves ou mulâtres libres; et de trente-quatre mille huit cent quarante-quatre Indiens.

Cette contrée qui, en 1778, a été débarrassée des entraves inséparables d'un privilège exclusif, mettra, sans doute, à profit sa liberté. Le port de Belem, appellé Para, nom qu'on donne aussi quelquefois à la ville, n'oppose pas au succès d'aussi grands obstacles qu'on le croit communément. L'approche en est, à la vérité, difficile. Des courans, en sens contraires, occasionnés par une multitude de petites isles rendent la marche des bâtimens incertaine et lente: mais arrivés à la rade, ils mouillent dans un fond de vase, sur quatre, cinq et six brasses d'eau. Cependant le canal qui y conduit diminue tous les jours de profondeur. Dans peu, il ne sera plus praticable si, comme il faut le croire, les eaux continuent à y déposer autant de terre qu'ils y en ont entraînée depuis un siècle.

XVII. *Etat du gouvernement de Maragnan.*

Le Maragnan est séparé au Nord, du Para, par la rivière des Tocantins; au Sud, du Goyaz, par la Cordilière appellée Guacuragua; au Levant, du Fernambuc par les montagnes Ypiapaba.

Cette province vit pour la première fois les Portugais en 1535, et ce fut une tempête qui les y jeta : mais, ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les Français s'en emparèrent en 1612, pour en être chassés trois ans après. Elle resta sous le joug Hollandois depuis 1641 jusqu'en 1644. A cette époque, les premiers usurpateurs rentrèrent dans leur possession pour ne la plus perdre.

Le soin de ramasser sur les côtes de l'ambre gris, qui amusoit les sauvages, occupa les premiers Européens. Cette foible ressource ne tarda pas à manquer; et elle ne fut pas remplacée, comme elle devoit l'être. L'établissement a langui long-tems; et l'on ne s'est apperçu que tard que le coton qui croissoit sur ce territoire étoit le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès; et depuis quelques années, on lui a associé celle du riz, quoiqu'il soit inférieur

au riz de Levant, à celui même de l'Amérique Septentrionale. Le climat s'est absolument refusé aux tentatives qu'on a faites pour y naturaliser la soie : mais le projet d'enrichir son territoire de l'indigo paroît devoir être heureux. Déjà l'on y recueille le plus beau rocou du Brésil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie est l'isle de Saint-Louis, longue de sept lieues, large de quatre, et séparée de la terre-ferme par une très-petite rivière seulement. On y voit une ville du même nom où se font toutes les opérations du commerce, quoique la rade en soit mauvaise. Il y a quelques cultures, mais les plus considérables sont dans le continent, sur les rivières d'Ytapicorié, de Mony, d'Iquara, de Pindare et de Meary.

Sur les derrières de la province et dans le même gouvernement est le pays de Pauchy, où les Paulistes pénétrèrent les premiers en 1571. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il fut subjugué, et il ne l'est pas encore entiérement du côté de l'Est. C'est un terrein inégal et sablonneux, quoiqu'excessivement élevé. Des peuples pasteurs l'habitent. Sur ce sol, couvert de salpêtre, ils élèvent

un grand nombre de chevaux et de bêtes à cornes qui trouvent un débit assez avantageux dans les contrées limitrophes : mais le mouton y dégénère, comme dans le reste du Brésil, excepté dans le Coritipe. Malheureusement des sécheresses trop ordinaires et des chaleurs excessives font souvent périr les troupeaux entiers, lorsqu'on n'a pas l'attention de les conduire à tems dans des pâturages éloignés.

Les mines de souffre, d'alun, de couperose, de fer, de plomb, d'antimoine sont communes et peu profondes dans ces montagnes; et cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut, à la vérité, permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent, qui avoit été découverte trois ou quatre ans auparavant; mais la cour revint sur ses pas peu de tems après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cent quatre-vingt treize blancs, dix-sept mille huit cent quarante-quatre noirs ou mulâtres libres et esclaves, trente-huit mille neuf cent trente-sept Indiens épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population. Leur va-

leur n'étoit guère que de six à sept cens mille francs : mais sorties des liens du monopole, elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

XVIII. *Etat du gouvernement de Fernambuc.*

La province qui suit celle de Maragnan et qui porte le nom de Fernambuc, a été formée de quatre propriétés particulieres.

Le Fernambuc propre, donné en 1527 à Edouar Coelho, fut réuni comme conquête à la couronne, après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandois.

L'historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraïba, mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transportèrent en 1560, et furent asservis en 1597 par les Français, qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nèves.

Emanuel Jordan se fit céder, en 1654, la propriété de Rio-Grande, canton entièrement négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif, à l'entrée du port, fit rentrer dans les mains du gouvernement des

terres que quelques particuliers ne tardèrent pas à exploiter.

On ignore à qui et en quel tems Tamaraca avoit été accordé : mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la maison de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement est actuellement enveloppé par la rivière Saint-François et par divers rameaux des Cordilières. Ses côtes offrent un peu de coton. Aucune contrée de ces régions n'offre autant et d'aussi bon sucre que ses plaines bien arrosées. Ses montagnes sont remplies de bêtes à corne qui lui fournissent une grande quantité de cuirs. Il fournit seul le bois du Brésil.

L'arbre qui le donne n'est pas bien connu des botanistes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le brésillet des Antilles, avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit assurent qu'il est élevé, très-branchu, et couvert d'une écorce brune, chargée d'épines. Ses feuilles sont composées d'une côte commune, qui supporte quatre ou six côtes particulières, garnies de deux rangs de folioles vertes, luisantes et semblables aux feuilles de bouis. Les feuilles, disposées en épis vers les extrémités des rameaux, sont

petites, et plus odorantes que celles du muguet : elles ont un calice à cinq divisions, dix étamines et cinq pétales, dont quatre sont jaunes ; la cinquième est d'un beau rouge. Leur pistil devient une gousse oblongue, applatie, hérissée de pointes et remplie de quelques semences rouges.

L'aubier de cet arbre est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose, lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour et prend bien le poli : mais son principal usage est dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terreins les plus arides, les rochers les plus escarpés sont les lieux où il se plait davantage.

Le commerce de ce bois est en monopole ; et c'est pour la maison de la reine. Les premiers entrepreneurs s'étoient obligés d'en recevoir annuellement dans les magasins du gouvernement où il est déposé, à son arrivée du Brésil, trente mille quintaux, à 30 livres le quintal. Des expériences suivies ayant démontré que la consommation de l'Europe ne s'élevoit pas à cette quantité, il fallut la réduire à vingt mille quintaux, mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel est le contrat

actuel, qui est dans les mains de deux négocians Anglais établis en Portugal. Ils donnent 800,000 liv. pour le bois qu'on leur fournit; le vendent dans Lisbonne même 1,000,000 liv. font des frais pour 128,000 liv. et gagnent par conséquent 72,000 liv.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille six cens soixante-cinq blancs; trente-neuf mille cent trente-deux nègres ou mulâtres, et trente-trois mille sept cens vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades suffisantes pour les petits bâtimens. Celle du récif, qui sert de port à Olinde, en peut recevoir de plus considérables : mais ils n'y sont ni commodément, ni en sûreté.

A soixante lieues de ses côtes, mais dans sa dépendance, est l'isle Fernando de Noronha. Les Portugais, qui s'y étoient d'abord établis ne tardèrent pas à l'abandonner. La cour de Lisbonne soupçonnant, dans la suite, que la compagnie Françoise des Indes Orientales avoit le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, sept forts très-bien entendus. Ils sont munis d'une artillerie redoutable et défendus par une garnison de troupes réglées, qui est changée tous les six mois. Il n'y a d'habitans que quelques bannis, un petit nombre de

métis très-pauvres, et les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre soit bonne et profonde, aucune culture n'y a prospéré, parce que les pluies se font attendre trois et quatre ans. Depuis le mois de décembre jusqu'à celui d'avril, tout vit de tortues : elles disparoissoient ensuite, et l'on n'a de ressources que les subsistances envoyées du continent. L'isle a deux rades foraines, où les vaisseaux de tous les rangs sont en sûreté, lorsque les vents de Nord et ceux d'Ouest ne soufflent pas.

XIX. *Etat du gouvernement de Bahia.*

Le gouvernement de Bahia est terminé au Nord par la rivière Saint-François ; au Sud, par la rivière Doce ; à l'Est, par la rivière Preto, une des branches de la rivière Verte. Il est composé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous sont inconnues ; de la capitainerie de Itheos, qui cessa d'appartenir à Georges de Figueredo, après que les Indiens Aimorès l'eurent détruite ; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la couronne après l'extinction de la famille des Tourinho ; et du pays de

Bahia, qui ne fut jamais une propriété particulière.

San-Salvador, chef-lieu de cet établissement, le fut long-tems du Brésil entier. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture est de deux lieues et demie. Chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites isles remplies de cotonniers, et qui forment une perspective agréable. Le fond, qui est resserré et à couvert de toute insulte, forme un port excellent pour les plus nombreuses flottes. Il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche et plus somptueux, que le luxe des habits est sévèrement proscrit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, et qui, depuis 1749, s'observe dans le Nouveau-Monde comme dans l'ancien, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or ou d'argent, et des galons, dans le vêtement. La passion pour le faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché

un dédommagement dans des croix, des médailles, des chapelets de diamant : riches enseignes d'une religion pauvre. Les métaux qu'on ne peut porter soi-même, sont prodigués pour la parure des esclaves voués au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulens, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolens changent de place avec moins de rapidité, mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église, couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solemnités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre

soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs mères, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les pères ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infame métier de courtisannes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, sur-tout quand, achetées par le sang et par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société, que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvénient qui trouble à Bahia les jouissances et les douceurs de la vie. L'hypocrisie des uns ; la superstition des autres ; l'avarice au-dedans et le faste au dehors ; une extrême mollesse qui tient a l'extrême cruauté dans un climat où toutes les sensations sont promptes et impétueuses ; les défiances qui accompagnent la foiblesse ; une indolence qui se repose entiérement sur des esclaves du soin des plaisirs et des affaires ; tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de

Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, depuis que l'ignorance n'est plus tout-à-fait la même. Les lumières, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent, sinon épurer et réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jetter un vernis d'élégance sur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, et le mépris du vice grossier.

Quoique San-Salvador ait cessé d'être la capitale du Brésil, sa province est encore la plus peuplée de la colonie. On y compte trente-neuf mille sept cent quatre-vingt-quatre blancs; quarante-neuf mille six cent quatre-vingt-treize Indiens; soixante-huit mille vingt-quatre nègres. Elle partage avec les autres la culture du sucre, du coton, de quelques autres productions; et a sur elles l'avantage de la baleine et du tabac.

La pêche de la baleine est très-anciennement établie au Brésil. Tous les Portugais de l'ancien et du Nouveau-Monde jouissoient originairement du droit naturel de s'y livrer: mais depuis long-tems elle est sous un privilège exclusif achetée par une société formée à Lisbonne, et qui fait ses armemens à Bahia. Son produit annuel est actuellement de trois

mille cinq cent trente pipes d'huile qui, au prix de 175 liv. la pipe, rendent 617,750 liv; et de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 liv. le quintal font 313,500 liv. Ces deux sommes réunies forment donc un total de 931,250 liv. Les monopoleurs donnent 300,000 liv. au gouvernement. Leurs dépenses n'excèdent pas 268,750 liv.; et leurs bénéfices s'élèvent à 362,500 livres.

On doit se résoudre à perdre entièrement cette branche d'industrie, ou lui donner sans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entière qui puisse soutenir la concurrence des navigateurs Américains, dont l'activité s'est déja étendue jusqu'à ces mers éloignées et plus loin encore. La cour de Lisbonne devroit même encourager, par tous les moyens connus, la pêche de la baleine dans ses îles du Cap-Verd, et dans les autres îles qu'elle occupe si inutilement près des rivages brûlans de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Brésil fournissent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'est devenu un objet important qu'à Bahia. Il y réussit dans un espace de quatre-vingt-dix lieues, et plus heureusement qu'ailleurs

dans le district de Cachoeira. Cette production enrichissoit depuis long-tems la province, lorsque les taxes dont on l'accabla, à sa sortie de Portugal, en firent tellement hausser le prix, que les consommateurs s'éloignèrent. Les marchés étrangers en demandoient si peu, qu'en 1773 les envois se réduisoient à vingt-huit mille quintaux. L'année suivante on supprima les droits qui s'élevoient à 27 liv. 12 sols par cent pesant; et cette culture reprit sur-le-champ son activité. Le colon reçut alors pour sa denrée 22 liv. 16 sols du quintal, au lieu de 12 liv. 10 sols qui lui revenoient auparavant.

Il passe annuellement du Brésil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent pesant, lui donnent 180,000 liv. Il en passe cinquante-huit mille cinq cens quintaux en Portugal qui, à leur entrée, sont vendus 40 liv. le cent pesant, ce qui produit 2,340,000 liv.: les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 liv.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté par tous les spéculateurs: mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fisc un droit de magasinage de

2 sols 6 deniers par quintal. C'est de-là qu'on tire celui dont le royaume peut se passer pour le livrer aux nations étrangères. Gênes emporte celui de première qualité. L'Espagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la seconde. Hambourg se contente du moins estimé. C'est ce dernier que prennent aussi les Français et les autres navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux négocians qui ont sa confiance; mais la cour de Madrid qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, est dans l'usage d'avoir un seul agent auquel il les paie neuf sols la livre.

Le Portugal, Madère et les Açores, où la couronne exerce également le monopole du tabac, n'en consomment annuellement, pour fumer, que sept cent quatre mille pesant, qui, à raison de 5 livres, doivent rendre 3,520,000 liv. Ils n'en consomment, en poudre, que cinq cent vingt-huit mille livres, qui, à raison de 7 liv. 10 s. la livre, doivent rendre 3,960,000 l. En tout 7,480,000 l. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matières, les frais de fabrication, les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre, qui se consomme en Afrique et aux grandes Indes, est aussi dans les liens du monopole ; mais au profit de la reine. Elle retire 450,000 liv. des cent cinquante quintaux qu'on en expédie, chaque année, pour ces régions éloignées ; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

XX. *Etat du gouvernement de Rio-Janeiro.*

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce, et finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre ; et n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraes. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit ; de Cabofrio et de Paraïba du Sud, accordées par le gouvernement à des époques différentes, et rentrées de plusieurs manières au domaine de la couronne.

Les cultures languirent long-tems dans cette vaste et belle province. Elles acquièrent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas, à la vérité, plus abondant ni meilleur qu'il n'étoit, mais depuis dix ans, les cannes à

sucre s'y multiplient, principalement dans les plaines de Guaracazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaisseaux ont porté une assez grande abondance de café. Les districts du Sud de la colonie jusqu'à Rio-Grande fournissent beaucoup de cuirs, quelques farines et de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze espèces de bois de teinture qui ne tarderont pas à être coupées, et quatre ou cinq espèces de gomme qui seront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de curuata et de tocun, qui pouvoient servir à faire des voiles et des cordages. Un heureux hasard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeiro un arbuste infiniment plus propre à ces usages et qui est très-commun. Quelquefois il est blanc, quelquefois jaune et quelquefois violet. La première de ces couleurs est la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux : La province compte quarante-six mille deux cent soixante-onze blancs ; trente-deux mille cent vingt-six Indiens, cinquante-quatre mille quatre-vingt onze nègres.

Les richesses, que ces hommes libres ou

esclaves font naître, sont portées à Rio-Janeiro, autrefois chef-lieu de la province seulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Brésil et le séjour du vice-roi.

C'est un des plus beaux havres que l'on connoisse. Etroit à son embouchure, il s'élargit insensiblement. Les vaisseaux de toute grandeur y entrent facilement, depuis dix heures ou midi jusqu'au soir, poussés par un vent de mer régulier et modéré. Il est vaste, sûr et commode. Il a un fond excellent de vase, et par-tout cinq ou six brasses d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit, en 1525, Des protestans Français, persécutés dans leur patrie et conduits par Villegagnon, y formèrent, en 1555, dans une petite isle, un foible établissement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbres et couvertes d'herbe, à la manière des sauvages du pays. Quelques foibles boulevards qu'on y avoit elevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emanuel de Sa, qui jetta sur le continent, dans un sol fertile, sous un beau ciel, au pied de plusieurs montagnes disposees en amphithéâtre, les fondemens d'une cité qui est

devenue célèbre depuis que des mines considérables ont été découvertes à son voisinage.

C'est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Brésil en Portugal, et le port où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des trésors que doit y verser cette circulation continuelle, il y reste tous les ans 3,000,000, l. pour les dépenses du gouvernement, et beaucoup davantage, lorsque le ministère de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Une ville, où les affaires sont si considérables et si suivies, a dû s'agrandir, se peupler successivement. La plupart des citoyens occupent des maisons à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique, couvertes d'une assez belle tuile, et ornées d'un balcon entouré d'une jalousie. C'est là que tous les soirs, les femmes ou seules, ou entourées de leurs esclaves, se laissent entrevoir; c'est de-là qu'elles jettent des fleurs sur les hommes qu'il leur plaît de distinguer, sur ceux qu'elles veulent inviter à la liaison la plus intime entre les deux sexes. Les rues sont larges, la plupart tirées au cordeau, et terminées par un ora-

toire, où le peuple chante tous les soirs des cantiques, devant un saint magnifiquement vêtu et enfoncé dsns une niche dorée, bien éclairée et couverte d'une glace des plus transparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voisines et de l'hôtel des monnoies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples sont tous obscurs, écrasés et surchargés d'ornemens du plus mauvais goût.

Les mœurs sont à Rio-Janeiro ce qu'elles sont à Bahia et dans tous les pays à mines. Ce sont les mêmes vols, les mêmes trahisons, les mêmes vengeances, les mêmes excès de tous les genres; et toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or représentoit toutes les richesses : mais on pouvoit ajouter, le bonheur, le malheur, presque tous les vices, presque toutes les vertus : car quelle est la bonne ou la mauvaise action qu'on ne puisse pas commettre avec de l'or? Est-il donc étonnant qu'il n'est rien qu'on ne fasse pour obtenir un objet de cette importance; qu'il ne devienne, après qu'on l'a obtenu, la source des plus funestes abus, et que ces abus ne se multiplient à proportion du voisinage et de l'abondance de ce précieux et funeste métal.

La

La position de la place, au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ses richesses, il paroissoit raisonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étoient déja fort considérables, lorsqu'en 1711, Duguay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace et une capacité qui ajoutèrent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déja si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la descente est très-praticable. Si l'or pénètre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or et les diamans.

Dans le gouvernement de Rio-Janeiro est Sainte-Catherine, isle de neuf lieues de long et de deux de large, qui n'est séparée de la terre ferme que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne soit pas basse, le navigateur

ne l'apperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Le printems y est continuel et le climat très-pur, par-tout, excepté dans le port où des hauteurs interceptent la circulation de l'air et entretiennent une humidité nuisible.

Vers l'an 1654 la cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho, de la même manière qu'elle avoit concédé les autres contrées du Brésil. Ce capitaine fut massacré par un corsaire Anglois; et son isle ne fut plus que le refuge de quelques vagabons. Ces aventuriers reconnoissoient vaguement l'autorité du Portugal; mais sans adopter ses idées exclusives. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, et leur livroient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions, pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles et des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume et le rebut des sociétés policées

peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices et les fardeaux de la misère; c'est l'insolence et l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rébelles et des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; et pour s'agrandir, fidèle observateur des loix envers lui-même, il violera les droits des nations: tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hasards et des événemens; il sera méchant, inquiet, avide, sans stabilité, toujours dans un état de divi ion, ou avec lui-même ou avec ses voisins: tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture et du commerce que de pillage; il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien être. Civilisé par le bonheur et la sécurité d'une

vie paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, et fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Ils vivoient librement et paisiblement dans leur isle, lorsque, vers l'an 1738, on jugea convenable de leur donner une administration, de leur envoyer des troupes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défense ont attiré sur eux, en 1778, les armes de l'Espagne, et ne les ont pas préservés de l'invasion. Depuis que la réconciliation des deux couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille dont ils espèrent tirer un jour de grands avantages.

XXI. *État du gouvernement de Saint-Paul.*

La province de Saint-Paul est bornée au Nord, par la rivière de Sapucachy et par des montagnes; au Sud; par la rivière de Parnagua et par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Ygassu; à l'Ouest, par le Parana, par Rio-Grande, et par la rivière des Morts, à l'Est par la mer.

C'est à treize lieues de l'océan qu'est la

ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux et au milieu d'une campagne également favorable aux productions des deux hémisphères. Elle fut bâtie vers 1570 par les malfaiteurs dont le Portugal avoit infesté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces scélérats s'apperçurent qu'on vouloit les soumettre à quelque police, ils abandonnèrent les rives où le hasard les avoit jettés, et se réfugièrent dans un lieu écarté, où les loix ne pouvoient pas atteindre. Une situation qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvoit employer contr'eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, et le succès couronna leur ambition. D'autres bandits et les générations qui sortoient de leur liaison avec les femmes du pays, les recrutoient et les multiplioient. L'entrée étoit, dit-on, sévérement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espèce de noviciat ou qui pouvoient être soupçonnés de perfidie, étoient massacrés sans miséricorde. C'étoit aussi le sort de ceux qui

paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos et dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer qui suit de près l'indépendance; les progrès de la liberté qui mènent au desir d'un nom: peut-être tous ces motifs réunis leur donnèrent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Brésil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur résistoient étoient mis à mort; les fers devenoient le partage des lâches; et beaucoup se cachoient dans les antres et dans les forêts pour éviter le tombeau ou la servitude. Qui pourroit compter les dévastations, les cruautés, les forfaits, dont se rendirent coupables ces hommes atroces? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, se formoient, sous un gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établissemens qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques, détachées en quelque sorte de la grande, cédèrent peu-à-peu aux insinuations qu'on employa pour les assujettir à une autorité qu'ils n'avoient jamais entiérement

méconnue ; et, avec le tems, tous les Paulistes furent soumis à la couronne de la même manière que ses autres sujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement. On y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent et de Saint-Amaro qui en 1553 avoient été données aux deux frères Alphonse et Pierre Lopès de Souza, et dont les deux villes avoient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choses coupe en deux la province de Rio-Janeiro. Il n'est pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, et huit mille neuf cent quatre-vingt-sept nègres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton ; et son commerce intérieur se réduit à fournir des farines et des salaisons à Rio-Janeiro. Quelques expériences prouvent que le lin et le chanvre y réussiroient très-bien ; et personne ne doute qu'il ne fût facile et important d'y naturaliser la soie. On y pourroit aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer et d'étain qui se trouvent entre les rivières Thecté et Mogyassu, dans la Cor-

dilière de Paranan-Piacaba, à quatre lieues de Sorocoba.

XXII. *État des trois gouvernemens de l'intérieur où sont les mines.*

Les six provinces, dont on vient de parler, règnent le long des côtes. Il en est trois qui s'étendent de l'Ouest à l'Est depuis le 319e degré de latitude occidentale jusqu'au 334e, et qui occupent, dans le centre du Brésil, le grand plateau d'où sortent toutes les rivières qui vont se jetter dans le Paraguay, dans l'Amazone et dans l'Océan. C'est le terrein le plus élevé de l'Amérique Portugaise. Des montagnes, dont la direction est très-variée, le remplissent. On y trouve presque par-tout de l'or; et de-là vient qu'il est appellé le pays des mines.

Le plus important de ces riches gouvernemens est connu sous le nom de Minas-Geraes. Il compte trente-cinq mille cent vingt-huit blancs; vingt-six mille soixante et quinze Indiens, et cent huit mille quatre cent six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa capitale.

Goysa, dont le chef-lieu est Villa-Boa, a huit mille neuf cent trente-un blancs; vingt-

neuf mille six cent vingt-deux Indiens ; et trente-quatre mille cent quatre nègres.

Matto Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus de deux mille trente-cinq blancs ; de quatre mille trois cent trente-cinq Indiens ; de sept mille trois cent cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus occidentale de la domination Portugaise. Elle est bornée par les Chiquites et par les Moxos, peuples assujettis à l'Espagne par les travaux des Jésuites.

XXIII. *Histoire des mines d'or trouvées dans le Brésil. Manière de les exploiter.*

La connoissance des mines d'or, dans cette partie du Nouveau-Monde, remonte à des tems plus éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577, les Paulistes en découvrirent près de la montagne de Jaguara ; mais la mort désastreuse du roi Sébastien fit bientôt oublier une source de richesses, dont l'état ni les citoyens n'avoient jusqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Phi-

lippe II, déterminé à contenir par la misère des peuples qui supportoient trop impatiemment le joug Espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir, en 1603, ce fut avec la résolution de l'empêcher; et ses lâches successeurs adoptèrent sa tyrannique politique.

L'heureuse révolution, qui en 1640 déchargea le Portugal des fers qu'il portoit, fut suivie de guerres longues et opiniâtres. Durant cette violente crise, la nation ne s'occupa que de la défense de sa liberté, et le ministère que du soin de trouver des ressources qui lui manquoient continuellement.

On commençoit à sonder les plaies de la monarchie, à penser à son amélioration, lorsque le hasard offrit, en 1699, à quelques hommes entreprenans de grands trésors dans la province de Minas-Geraes. Ces dons, d'une nature libérale, ne furent plus rejettés; et trois ans après, la cour de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Riodas-Mortes, Cachoeira, Paracatu, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-Doce, Ouro-Preto, sont les lieux de ce gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or et où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Les mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, O Fanado, Mocambo, Natividade sont les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la province de Matto-Grosso, à Saint-Vincent, à Chapada, à Sainte-Anne, à Cuiaba, à Araes.

Hors de ces trois contrées, appellées par excellence la région des mines, on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de Jacobina et de Rio-das-Contas; et dans le gouvernement de Saint-Paul celles de Parnagua et de Tibogy. Ni les unes ni les autres ne sont abondantes.

Dans cette partie du Nouveau-Monde, l'extraction de l'or n'est ni dangereuse ni fort pénible. Quelquefois, il se trouve à la superficie du sol, et c'est le plus pur. Souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses, et rarement au-delà. Une couche de terre sabloneuse, connue dans le pays sous le nom de *Saibro*, avertit alors communément les mineurs qu'il seroit inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines suivies et qui ont une direction constante soient les plus riches, on a observé

que c'étoient les espaces dont la surface étoit la plus parsemée de crystaux, qui donnoient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes et les collines stériles ou pierreuses que dans les vallées ou sur les bords des rivières. Mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est au sortir de la mine de vingt-trois karats et demi, à moins qu'il ne soit mêlé de soufre, d'argent, de fer ou de mercure, ce qui n'est commun qu'à Goyas et à Araès.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le gouvernement. La veine est-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner, on l'abandonne toujours au public. Si elle est déclarée riche, le fisc s'en réserve une partie. Le commandant en a une autre. La troisième est pour l'intendant, et l'on en assure deux à l'auteur de la découverte. Le reste est partagé à tous les mineurs du district, selon l'étendue de leurs facultés, arbitrées par le nombre de leurs esclaves. Les contestations, que cette espèce de propriété peut faire naître, sont du ressort de l'intendant : mais il est permis d'appeller de ses arrêts à la cour suprême,

établie

établie à Lisbonne, sous le nom de conseil d'Outremer.

Les obligations des mineurs se réduisent à livrer au roi le cinquième de l'or, que des opérations plus ou moins heureuses leur rendent. Ce quint fut autrefois considérable, et il passa, 9,000,000 livres chaque année, depuis 1728 jusqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degré. Actuellement le produit annuel de Minas-Geraes n'est que de 18,750,000 l.; de Goyas que de 4,687,500 livres; de Matto-Grosso que de 1,312,500 livres; de Bahia et de Saint-Paul réunis que de 1,562,500 liv. C'est en tout 25,312,500 livres dont il revient au gouvernement 5,062,500 livres. Son droit pour la fabrication de l'or en espèces lui donne 1,647,500 livres, et à raison de deux pour cent, il retire 393,000 livres pour le transport que font ses vaisseaux de tout l'or qui appartient au commerce; de sorte que sur 25,312,500 livres que rendent les mines, le ministère en prend 7,103,000 livres. Il obtiendroit même quelque chose de plus, s'il ne sortoit tous les ans en fraude environ 600,000 livres qui ne paient pas les deux dernières impositions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000

de livrés les métaux qui circulent habituellement dans le Brésil.

Les premiers écrivains politiques, qui portèrent leur attention sur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire que les prix de l'or et de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays et de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grèce, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à

treize sous Tibère. On trouve des variations sans nombre et sans mesure, dans les tems de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique et du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies; et son système, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce système existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés et n'a point du tout baissé dans les monnoies; c'est par des circonstances particulières qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, et a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des

diamans, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

XXIV. *Histoire des mines de diamans, découvertes dans le Brésil. Considération sur la nature de cette pierrerie.*

Dans tous les tems, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses; soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force et le signe du pouvoir; soit parce qu'elles ont obtenu par-tout la considération due aux talens et aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant et de plus rare. Les peuples sauvages et les nations civilisées, ont, à cet égard, la même vanité. De toutes les matières qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en sont quelquefois éblouissantes. On diroit qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreroient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nus, qu'entourés de pierres pré-

cieuses ; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles ; que l'éclat du diamant ne fait qu'affoiblir l'éclat de leurs yeux ; que cette dispendieuse parure fait mieux la satyre de leurs époux ou de leurs amans que l'eloge de leurs charmes ; que la Vénus de Médecis n'a qu'un simple bracelet ; et que celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écrin est un homme sans goût ?

On trouve des diamans de toutes les couleurs et de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare et la plus chère. Viennent ensuite les diamans roses, bleus et jaunes. Les roux et les noirâtres sont les moins estimés. La transparence et la netteté sont les qualités naturelles et essentielles du diamant. L'art y ajoute l'éclat et la vivacité des reflets.

Le diamant est une pierre crystallisée, dont la forme est un octaedre, plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide, ou alongée ou applatie : mais jamais ses angles solides ne sont aussi nettement, aussi régulièrement terminés qu'ils le paroissent dans

les autres pierres crystallisées, et sur-tout dans le crystal de roche.

Mais la crystallisation n'en est pas moins régulière dans l'intérieur. Cette pierre est composée de petits feuillets extrêmement minces, si étroitement joints ensemble, qu'elle présente une face unie et brillante dans l'endroit même de la cassure. Malgré cette union si intime des élémens de la crystallisation du diamant, on ne peut le polir qu'en saisissant la disposition des lames dans le sens du recouvrement formé par l'extrémité de l'une sur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réussiroient pas, et le diamant s'échaufferoit sans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamans de nature*, où ces recouvremens ne sont pas uniformes et dans le même sens. Les diamantaires comparent la composition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles se croisent en tout sens.

Le diamant est au-dessus de toutes les autres pierres par son éclat, son feu et sa dureté. Il joint à ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumière lorsqu'on le chauffe doucement au feu

ou qu'on l'expose quelque tems aux rayons du soleil, et de la conserver aussi plus long-tems que les autres corps, lorsqu'il est ensuite porté dans les ténèbres. C'est d'après ces propriétés, et peut-être aussi d'après quelques qualités imaginaires, que les physiciens ont présumé que le diamant étoit formé d'une matière plus pure que les autres pierres. Plusieurs même ont pensé qu'il contenoit cette terre adamique primitive, long-tems l'objet de tant de recherches pénibles et de spéculations extravagantes.

La dureté du diamant faisoit croire qu'il étoit indestructible, même au feu le plus violent; et rien ne sembloit mieux fondé que cette opinion. Cependant, jamais l'analogie tirée des autres pierres et sur tout des pierres quartzeuses qui ne souffrent point d'altération dans le feu, ne fut plus en défaut que dans cette occasion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait eté soumis à l'action du feu avant 1694 et 1695, que le célèbre Averani en exposa un au foyer d'un miroir ardent, pour l'instruction de Jean Gaston de Médicis son élève. Les physiciens célèbres du tems, qui assistèrent à cette expérience, virent avec étonnement que le dia-

mant s'exhaloit en vapeurs et disparoissoit entièrement, tandis qu'un rubis moins dur que le diamant ne fit que se ramollir, et que les autres pierres plus tendres encore n'éprouvèrent pas des altérations aussi considérables. Cette tentative singulière, répétée sur plusieurs diamans, réussit également : mais la violence du feu qu'on y employa, ne permit pas de soupçonner qu'on put y parvenir par d'autres moyens. Ces premiers essais restèrent ignorés jusqu'au règne de l'empereur François premier qui les réitéra à Vienne en soumettant les diamans avec d'autres pierres précieuses au feu très-violent d'un fourneau. Le résultat fut de confirmer que le diamant se détruisoit dans le feu avec la plus grande facilité, tandis que les autres pierres précieuses, même les plus tendres, n'y éprouvoient tout au plus qu'une légère altération.

Ces faits, quoique bien constatés, parurent si extraordinaires ; ils choquoient si fort les préjugés reçus, qu'ils retombèrent encore dans l'oubli. Quoique consignés dans les ouvrages contemporains, ils n'en furent pas moins inconnus, ou contredits par ceux qui n'en avoient pas été les témoins.

Enfin M. Darcet entreprit en France, en

1768, de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne, il les communiqua à l'Académie des Sciences, et leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis varié et combiné ses essais, il en résulte très-clairement, et de ceux qu'on a répétés d'après lui, que le diamant s'évapore et brûle assez rapidement au feu et à l'air libre ; que son entière destruction, loin d'exiger le feu violent qu'on lui avoit fait subir avant lui, demande à peine le dégré nécessaire pour tenir l'argent fin en fusion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant se détruit, non-seulement à l'air libre : mais encore dans les creusets de la meilleure porcelaine cuite, et le plus hermétiquement fermés ; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans les grands feux de porcelaine long-tems continués.

Les menstrues les plus actifs, comme les sels alkalis en fusion, les autres minéraux les plus concentrés, aidés même de la chaleur du feu, n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action ; il ne se mêle à aucun verre dans la vitrification ; il ne souffre d'a-

nion avec aucun corps connu jusqu'ici
propriétés sont également communes
mans de l'Inde et à ceux du Brésil,
mans blancs et à ceux qui sont noi[rs]
lorés, aux diamans parfaits et aux
de *nature* et qu'on ne peut travailler.

Tel est le caractère particulier de ce[tte subs]tance, jusqu'ici unique dans la [...] qu'avec les apparences extérieures de[s] pierres, elle ne leur ressemble en rien à la nature de sa composition : qu'av[ec la du]reté la plus grande, elle est la seul[e de son] genre qui ne résiste point et qui se [consume à] un feu même assez léger. C'est ainsi [que la] nature se joue dans tous les règnes [par une] infinité d'anomalies surprenantes. [Tantôt] elle semble s'astreindre, dans la c[haîne de] l'échelle des êtres, à l'ordre des nua[nces in]sensibles; et tantôt rompant toute [...] elle fait un saut brusque, laisse derri[ère elle] un vuide immense, et pose deux bor[nes éloi]gnées dont il est impossible de rempl[ir l'in]tervalle. C'est ainsi que certains v[égétaux] jouissent déjà de quelques avantages [de l'ani]malité ! Il en est de même de l'or, du [...] et du souffre, comparés aux autres sub[stances] minérales et métalliques ; et enfin de l'

qui laisse à une si grande distance les autres animaux.

Il est très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers tems, on n'en connoissoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne est sur la Gouel, qui sort des montagnes et va se perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourg de bâtie près de l'endroit de la rivière où se trouvent les diamans. Mais cette mine est peu abondante; ainsi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'isle de Borneo. La chaîne de montagnes, qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bengale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le sol d'où l'on tire ces diamans. Plusieurs de ces mines ont six, huit, jusqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrein sablonneux et pierreux. On en fouille d'autres, dans une espèce de minerai ferrugineux où elles s'enfoncent jusqu'à cinquante brasses. Mais partout, cette pierre singulière est isolée et ne paroît adhérente à aucune base, à aucun rocher. Elle est enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince un peu terne et de même nature que le noyau. Cette pellicule est com-

munément recouverte d'une première croûte peu solide, formée de la terre ou du sable même qui l'environne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indostan. Ce sont les naturels du pays qui les exploitent et qui livrent les diamans à de riches Banians qui les portoient autrefois à Madras et qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier est tombé, depuis assez long-tems, entre les mains de quelques Anglais qui négocient pour leur propre compte. Ils distribuent les pierres de poids différent, de qualités diverses, en bourses assorties qui, à Londres, sont vendues cachetées avec leurs factures. En faisant des six dernières années une année commune, le prix réuni de tous ces diamans s'est élevé par an à 3,420,000 liv. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui étoit enregistré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux et trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamans, il y en avoit un d'une forme très-irrégulière, qui pesoit 193

karats tout taillé. Il appartenoit à un Arménien qui refusa de le céder à l'impératrice de Russie pour deux millions cinq cens mille livres et une rente viagère de vingt-cinq mille francs. Personne ne se présenta pour l'acheter ; et ce négociant fut trop heureux que M. Orloff renouvellât quelque tems après l'offre de deux millions cinq cens mille liv. mais sans pension. En 1772, Catherine voulut bien accepter, le jour de sa fête, des mains de son favori, ce riche présent.

Il étoit à craindre que les révolutions, qui bouleversent si souvent l'Indostan, ne rendissent les diamans plus rares. On fut rassuré par une découverte, qui en 1728, fut faite au Brésil sur quelques branches de la rivière des Caravelas, et à Serro de Frio dans la province de Minas-Geraes.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvoient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussoient, comme inutiles, avec le sable et le gravier. Antoine Rodrigues Banha, soupçonna leur prix et fit part de ses idées à Pedro d'Ameida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillans cailloux furent envoyés à la cour de Lisbonne qui en 1730, chargea d'Acunha, son ministre en Hollande, de les faire exa-

mineur. Après des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcèrent que c'étoient de très-beaux diamans.

Aussitôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence qu'il en vint onze cent quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement : mais les mesures prises par un ministère attentif, les ramenèrent bientôt à leur première valeur. Il conféra à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamans. Pour mettre même des bornes à la cupidité de cette compagnie, on régla qu'elle ne pourroit employer à ce travail que six cents esclaves. Dans la suite, on lui accorda la liberté d'en multiplier à son gré le nombre, en payant cent sols par jour pour chaque tête de mineur.

Pour assurer l'exécution du privilège, les mines d'or qu'on exploitoit au voisinage furent généralement fermées ; et ceux qui avoient fondé l'espoir de leur fortune sur cette base souvent trompeuse ; se virent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de rester sur leurs héritages ; mais la loi décerna des peines capitales contre ceux d'entr'eux qui blesseroient les droits accordés au mo-

nopole. Depuis que le souverain à pris la place de la compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamans : mais sous l'obligation de les livrer aux agens de la couronne, au prix qu'elle-même a fixé, et en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamans qui doivent passer du Nouveau-Monde dans l'ancien, sont enfermés dans une cassette à trois serrures, dont les principaux membres de l'administration ont séparément les clefs ; et ces clefs sont déposées dans un autre coffre sur lequel le vice-roi doit apposer son cachet. Au tems du privilège exclusif, ce précieux dépôt, à son arrivée en Europe, étoit remis au gouvernement qui retenoit, suivant un tarif réglé, les diamans infiniment rares qui passoient vingt karats, et en livroit tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou plusieurs contractans réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont successivement varié. On s'étoit engagé d'un côté à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage, et quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la cour jette dans le com-

merce soixante mille karats de diamans. C'est un seul négociant qui s'en saisit et qui donne 3,120,000 liv. à raison de 25 liv. le karat. Si la fraude s'élève à un dixième, comme le pensent tous les gens instruits, ce sera 312,000 l. qu'il faudra ajouter à la somme touchée par le gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'élève pas annuellement à plus de 3,432,000 livres. L'Angleterre et la Hollande achètent ces diamans bruts, et les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les diamans du Brésil ne sont pas tirés d'une carrière. Ils sont la plupart épars dans des rivières, dont on détourne plus ou moins souvent le cours. S'y sont-ils formés ? Y sont-ils portés par les eaux qui s'y précipitent ? C'est ce qui n'est pas encore éclairci. Ce qui feroit pencher à croire qu'ils y sont entraînés par les torrens qui les ont détachés des rochers et des montagnes, c'est l'accroissement de leur quantité dans la saison des pluies et après de grands orages.

Aux Indes Orientales et Occidentales, les mines sont placées à peu de distance de la ligne ; les unes dans les premiers degrés de

latitude boréale, et les autres dans les degrès correspondans de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamans bruts est plus épaisse aux diamans du Brésil qu'à ceux de l'Indostan; et il est aisé ou du moins possible de les distinguer sous cette forme. Mais lorsqu'ils sont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent. Aussi la valeur est-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre seulement des petits diamans. Ceux d'Amérique, qui passent quatre ou cinq karats, ont la plupart des imperfections qu'on remarque rarement aux diamans d'Asie; et alors la différence dans les prix est prodigieuse. Quelques artistes accordent aussi aux derniers plus de dureté, plus de vivacité qu'aux autres : mais cette opinion n'est pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or et des diamans, on trouve encore des amétistes, des topases très-imparfaites, et des crisolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole; et ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts. Cependant leur exportation annuelle ne s'élève pas au-dessus de 150,000 livres; et les droits que

perçoit le gouvernement, à raison d'un pour cent, se réduisent à 1500 liv.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer, de soufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent, qui se retrouvent dans quelques autres provinces du Brésil, sans qu'on se soit jamais occupé du soin d'en ouvrir aucune. La nature paroît n'avoir refusé que le cuivre à cette vaste et fertile région du nouvel hémisphère.

XXV. *Situation actuelle du Brésil.*

Une colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manières. L'augmentation de son revenu public, par le Brésil, paroît le genre d'avantage qui, jusqu'ici, a le plus occupé ses administrateurs. L'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre; le commerce exclusif des diamans; la vente d'un grand nombre de monopoles; la surcharge des douanes : telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes un fisc insatiable.

Les vexations ont été poussées plus loin encore en Amérique. On y exige le quint de l'or et des diamans qui monte à six ou

sept millions de livres. On y exige la dixme de toutes les productions qui, quoique perçue avec douceur et par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 liv. On y exige l'achat de la croisade qui ne passe pas 160,000 l. On y exige des droits sur les esclaves qui s'élèvent à 1,076,650 liv. On y exige pour la réédification de Lisbonne et pour les écoles publiques 385,000 liv. On y exige des officiers subalternes de justice 153,000 livres On y exige dix pour cent sur tout ce qui entre, dix pour cent sur tout ce qui sort, ce qui peut rendre 4,832,000 livres. On y exige 1,124,000 liv. pour laisser circuler dans l'intérieur des terres les boissons et les marchandises arrivées dans les ports. Le gouvernement s'est encore réservé le monopole du sel, du savon, du mercure, de l'eau-forte et des cartes à jouer qu'il afferme 710,320 liv.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagemens dans le Brésil. Elle doit au Para 713,000 livres; 517,600 liv. à St.-Paul et à Matto-Grosso; 10,110,000 livres à Rio-Janeiro : en tout 11,340,600 livres, Dans les premiers de ces gouvernemens, les dettes ont été occasionnées

par la construction récente de quelques forts, plus ou moins nécessaires; et dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, et par celles qu'il a fallu soutenir depuis contre l'Espagne.

De son côté, le Brésil devoit, en 1774, aux négocians de la métropole 15,165,980 livres. C'étoit du moins l'opinion de l'homme qui a le plus étudié, le mieux connu ce grand établissement.

XXVI. *Liaisons extérieures du Brésil.*

La colonie a formé des liaisons de commerce avec diverses contrées du globe. Autrefois, les vaisseaux qui revenoient des Indes Orientales en Portugal y relâchoient et y vendoient une partie de leur cargaison. Cette communication a été interrompue dans les temps modernes pour des raisons que nous ignorons, mais qui ne sauroient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique, depuis les isles du Cap-Verd jusqu'au-delà du pays d'Angole, est plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Brésil; et ceux de Rio-Janeiro ont commencé assez récemment à se porter sur la côte orientale Dans ces

voyages sont employés des bâtimens, construits dans la colonie même, qui n'ont pas moins de soixante tonneaux, ni plus de cent quarante. Des nègres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages. C'est pour l'exploitation des mines, c'est pour la culture des terres que se fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques que nous avons sous les yeux démontrent que chacune des huit dernières années, on a arraché de ces malheureux rivages seize mille trois cens trois esclaves, qui, à raison de 312 liv. l'un dans l'autre, ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payés avec l'or, le tabac, les eaux-de-vie de sucre, les toiles de coton que fournit le Brésil; avec la verroterie, les miroirs, les bonnets rouges, les rubans, diverses clincailleries arrivés d'Europe.

Les liaisons de la colonie avec les îles Portugaises ont un autre but. Madère lui envoie tous les ans, sur huit ou neuf petits navires, pour 400,000 liv. de vin, de vinaigre et d'eau-de-vie. Elle reçoit des Açores, sur quatre ou cinq bâtimens de plus, pour 610,000 liv. des mêmes boissons, auxquelles on joint des toiles de lin, des viandes sa-

lées et des farines. Les agens de ce commerce se chargent en retour des productions du Brésil, dont la métropole ne s'est pas réservé la propriété exclusive. Ces différentes branches de commerce réunies n'emportent chaque année des denrées de la colonie, que pour 2,271,000 liv.

Presque toutes les richesses de cette vaste contrée du Nouveau-Monde arrivent en Portugal. Depuis 1770 jusqu'en 1775, elles s'élevèrent annuellement à 56,949,290 liv. L'or, les diamans; quatre cent quarante-trois mille quintaux de sucre; cinquante-huit mille cinq cens quintaux de tabac; quatre mille cinq cens quintaux de coton; vingt mille quintaux de bois de teinture; cent quatorze mille quatre cent vingt cuirs; d'autres objets moins importans formèrent ce grand produit.

Quelques variations ont suivi l'époque dont on vient de parler. Elles ne nous sont pas assez connues, pour que nous en puissions parler avec la dernière précision. Ce que nous savons certainement, c'est que la métropole a reçu tous les ans de Rio-Janeiro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de sucre de plus qu'elle n'en recevoit antérieurement. Ce que nous savons cer-

tainement, c'est que le Para et le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cent vingt-un quintaux de riz et cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui envoyoient autrefois. Ce que nous savons certainement, c'est qu'il y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs et de 965,000 livres en or dans les envois qui lui ont été faits.

La colonie est payée avec des marchandises qui, originairement, n'ont pas coûté au-dessus de quinze ou seize millions. Les droits que s'est réservé le souverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du marchand absorbent le reste.

Le Portugal ne fournissoit autrefois de son propre fonds à la colonie que quelques boissons. Depuis que l'industrie de ses provinces a été un peu réveillée, il suffit à la moitié des consommations qui se font dans la contrée du nouvel hémisphère qui lui est soumise.

C'est avec les deux tiers des produits du Brésil qu'on livre à l'étranger; c'est avec l'or et les diamans qui arrivent de cette région; c'est avec les vins, les laines, les sels, les fruits de la métropole même, que le Portugal

parvient à payer soixante millions de marchandises qu'il reçoit annuellement des diverses contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différens peuples ont prise à ce commerce. Au tems où nous écrivons, l'Angleterre en a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande sept, Hambourg six, la France cinq, la Suède quatre, le Dannemarck quatre, l'Espagne deux, et la Russie une seulement. On ne s'est pas toujours ainsi disputé les dépouilles de cette nation.

XXVII. *Le Portugal et ses établissemens éloignés sont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'est-il fait ?*

Les premières conquêtes des Portugais en Afrique et en Asie, n'étouffèrent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magasin général des marchandise des Indes, ses manufactures de soie et de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole et du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, et couvroit en quelque manière un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi

la

la foule de calamités, dont la tyrannie Espagnole écrasa le royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guère diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le duc de Bragance sur le trône fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme saisit les peuples. Une partie passa les mers, pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontières. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, et tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle, qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravage dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévérement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de

former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des puissances, presque aussi intéressées qu'elle même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder : et leur avidité osa franchir encore les privilèges qu'on leur avoit si mal-à-propos prodigués. L'industrie Portugaise fut entiérement écrasée par cette concurrence. Une faute du ministère de France la releva un peu.

Cette couronne possédoit depuis assez longtems quelques îles en Amérique. Les entraves, dont on les avoit enveloppées, avoient étouffé jusqu'alors leur fertilité. Une liberté bien dirigée y auroit infailliblement et rapidement animé les cultures. On préféra d'assurer au monopole qui les tenoit asservies, l'approvisionnement exclusif du royaume ; et

les sucres, les tabacs du Brésil y furent sévérement interdits en 1664. La cour de Lisbonne aigrie, comme elle devoit l'être, par cette prohibition inconsidérée, défendit de son côté l'entrée des manufactures Françaises les seules qui eussent à cette époque de la faveur dans le Portugal. Gênes s'empara aussitôt de la fourniture des soieries qu'elle a depuis toujours conservée; l'Angleterre s'appropria celle des étoffes de laine, mais avec un succès moins soutenu. Les Portugais, dirigés par des ouvriers appellés de toutes parts, commencèrent, en 1681, à mettre eux-mêmes en œuvre les toisons de leurs troupeaux. Les progrès de cette industrie furent assez rapides, pour qu'en 1684 on pût proscrire plusieurs espèces de draps étrangers, et bientôt après ceux de toute espèce.

La Grande-Bretagne vit avec chagrin ces arrangemens. Elle s'occupa long-tems, et vivement du projet de se r'ouvrir la communication qui lui avoit été fermée. Ses soins lui promettoient quelquefois une issue favorable; mais l'instant d'après il falloit renoncer à des espérances qu'on avoit dû croire les mieux fondées. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvemens aboutiroient, lorsqu'il se fit dans

le système politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appellé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison, qu'on trouvoit déja trop ambitieuse et trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu jusqu'alors dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui desireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner tous les événemens à l'avantage de son commerce, ne pouvoit manquer de saisir avec chaleur une occasion si favorable à ses intérêts. Son ambassadeur Méthuen, négociateur profond et délié, signa le 27 décembre 1703, un traité par lequel la cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition; à condition que les vins de Portugal paieroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties contractantes,

n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre, qui obtenoit un privilège exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déja établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle montroit à son allié sous l'aspect d'une faveur tout-à-fait signalée. Depuis que la France ne tiroit plus de draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, et l'on avoit cherché à en diminuer la consommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La grande-Bretagne habilla son nouvel allié; et comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de sel, de fruits, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté; et il n'étoit guère possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrens, qu'il les dégoûte, et se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne parvint à envahir tous les produits du Portugal et de ses colonies.

Elle lui fournissoit son vêtement, sa nourriture, sa quincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoyoit ses propres matières manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, étoient occupés de ces travaux utiles.

Elle lui vendoit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du Nouveau-Monde, et faisoit toute sa navigation dans l'ancien.

Elle avoit mis dans ses mains tout le commerce d'argent du Portugal. On en empruntoit à trois ou trois et demi pour cent à Londres, et on le négocioit à Lisbonne, ou

il en valoit dix. Au bout de dix ans, le capital étoit payé par les intérêts, et il se trouvoit encore dû.

Elle lui enlevoit tout le commerce intérieur. Des maisons Angloises, établies à Lisbonne, recevoient les marchandises de leur patrie, et les distribuoient à des marchands répandus dans les provinces, qui les vendoient le plus souvent pour le compte de leurs commettans. Un modique salaire étoit l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travailloit chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui ravissoit jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil appartenoient en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportoient devoient leur revenir. Ils ne souffroient pas seulement que ces produits passassent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntoient et n'achetoient que le nom, parce qu'ils ne pouvoient s'en passer. Ces étrangers disparoissoient aussi-tôt qu'ils étoient parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, et tenoient l'état, aux dépens duquel ils s'enrichissoient, dans un épuisement continuel. Il est prouvé, par les registres des flottes, que dans l'espace de

soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il étoit sorti du Brésil, en or, deux milliards quatre cens millions de livres. Cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit, à cette dernière époque, à quinze ou vingt millions; et cet état en devoit cent ou davantage.

Mais ce que Lisbonne perdoit, Londres le gagnoit. L'Angleterre n'étoit appellée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changemens arrivés successivement dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie; il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernemens anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisans dans les tems modernes, où la communication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre et à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre; depuis que

l'or ouvroit tous les cabinets et faisoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un état dépendoit de ses richesses, et que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, et qu'elle l'eut lié, par des traités, à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture et le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet empire. Ils allèrent plus loin ; ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales ; en lui persuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disoient les Anglois ; nous négocierons, nous combattrons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature et dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police et d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Aussi-tôt que la Grande-Bretagne l'eut condamné à l'inaction, il tomba dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumière qui brilloit dans l'Europe entière, n'arriva pas jusqu'à ses portes. On vit même cette nation retrograder, et s'attirer le mépris des peuples dont elle avoit excité l'émulation et provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet état d'avoir des loix supportables, tandis que les autres états gémissoient dans une confusion horrible: cet avantage inestimable ne lui a servi de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire, pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux; parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face

des empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne sont guère l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumière, qui ont préparé les instrumens nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paroît pas s'être formée en Portugal, ce royaume sera réduit à ramper long-tems, s'il n'adopte, avec les modifications convenables, les principes si heureusement suivis par les nations les plus éclairées.

XXVIII. *Moyens qu'il conviendroit à la cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole et les colonies de leur langueur.*

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme et vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancellans, incertains, inutiles, peut-être dangereux, sera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangères. Il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins d'intérêt à se défaire du superflu de son sol et de celui de ses colonies,

il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse et le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangemens économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple, ne fut jamais un privilège exclusif et perpétuel qui pût ôter au prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son état. On ne conçoit pas ce que le ministère Britannique pourroit opposer de raisonnable à un roi de Portugal qui lui diroit : je veux attirer chez moi des négocians qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous ; des négocians qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage par les événemens arrivés

indépendamment

indépendamment de cette résolution. Il est prouvé par les registres des douanes Anglaises, que la Grande-Bretagne qui naguère faisoit presque tout le commerce du Portugal, n'y a envoyé ; dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusivement, que pour 95,613,547 liv. 10 sols de marchandises ; qu'elle a reçu pour 37,761,075 liv. en denrées, et que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 liv.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce Anglais, c'est que tout l'or du Brésil prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle et nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal ; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités ; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines, aussi régulièrement que la mer le permet ; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur île, d'où les négocians, répandus dans différentes contrées, les retirent en nature ou en lettres de change, en payant un pour cent.

Le ministère Britannique, que ces appa-

rences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce, se donne depuis quelque tems des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auront nul succès; parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre; si cette couronne avoit été dépouillée des privilèges dont elle étoit en possession; des négociations heureusement conduites pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite, ni avec la Grande-Bretagne, ni avec les autres états. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe, que parce que celles de leurs anciens amis, accablées par le poids des taxes, leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achètent, lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les désavantages de son commerce purement passif, la cour de

Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses administrateurs, subjugués par le goût dominant du siecle, ont déja établi quelques manufactures de soie, de laine et d'acier. Nous pensons qu'il auroit fallu commencer par renouveller les cultures anéanties, par ranimer les cultures languissantes.

Le climat du Portugal est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés, qui les cultivoient et les travailloient. L'inquisition, plus sévère et plus puissante sous la maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au tems de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabriquans se refugièrent dans le royaume de Valence; et ceux qui vendoient leur industrie, portèrent leurs capitaux en Angleterre et en Hollande, dont ils augmentèrent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie, de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'état. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal, d'entrer d'une ma-

nière plus marquée en concurrence avec les nations qui tirent le plus d'avantage de cette production, réservée aux provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne; les Français, les Hollandais, les Anglais même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; et ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui fait juger sainement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter 1,500,000 livres. Il est corrosif, il diminue le poids et le goût des alimens: mais il a l'avantage de conserver plus longtems le poisson et la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Ses vins avoient trouvé plus de débouchés que leur goût et leur qualité ne permettoient de l'espérer. Des circonstances particulières les avoient rendus la boisson la plus ordinaire du nord de l'Europe et de l'Amérique. Il étoit impossible de prévoir que ce seroit la cour de Lisbonne elle-même qui en arrêteroit le cours. L'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire, n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrein que couvroient les seps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais, quand la chose seroit possible, ce ne seroit pas moins un attentat contre le droit sacré et imprescriptible de la propriété. Dans un monastère, tout est à tous; rien n'est individuellement à personne; les biens forment une propriété commune. C'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici, chacun a sa tête et sa propriété : une portion de la richesse générale, dont il est le maître et maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa terre en

friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us; et toute véritable notion de propriété et de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, et cela sous prétexte de la notion d'utilité générale et publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point; parce qu'il ne tardera pas à en être sévérement puni par la misère, et par le mépris plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; et ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle et sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Par-tout où

vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les tems et les nations ; et cette grande et belle idée d'utilité publique se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie et aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'est servi pour ranimer la culture du bled. Elle est si languissante que le royaume achète les trois quarts des grains qu'il consomme. Peut-être ne devra-t-il jamais à un sol trop peu arrosé sa subsistance entière : mais il lui convient de diminuer le plus qu'il lui sera possible le besoin qu'il a des secours étrangers. Sa population est suffisante pour pousser vivement ces travaux ; puisqu'à compter quatre personnes et demi par feu, elle s'élève à un million neuf cent soixante mille ames, sans compter les moines.

La cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse, si elle pensoit que le tems seul amenera cette grande révolu-

tion. Il lui convient de la préparer par une réforme entière dans les impôts, qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie, et dont la confusion augmente d'année en année. Lorsqu'on aura levé les obstacles, il faudra prodiguer les encouragemens. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes, à la prospérité des empires, est celui qui veut qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges, prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre, qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a dans le Portugal, que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu de 46,884,531 l. bien administré, facilitera ces libéralités, souvent plus économiques que l'avarice la plus sordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement, et s'élèveront avec elle. De proche en proche, l'industrie étendra, poussera toutes ses branches ; et le Portugal ne se montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat, ou de s'ex-

patrier, pour trouver de l'occupation. Des maisons commodes se rétabliront sur des ruines. Des atteliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui semblables à des arbustes épars et rampans tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet état, presqu'anéanti, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves et leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, et n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches et d'expiations, que de miracles et de sortilèges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, et il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-sept vaisseaux de ligne, à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, à une centaine de navires marchands; tous mal construits et mal équipés. Sa population, réduite à un million neuf cent soixante mille ames, renaîtra pour

couvrir ses ports et ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, et qui, depuis un siècle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir; mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra, dans l'état, des sommes considérables que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des isles soumises à la couronne. Madère, dont les exportations annuelles s'élèvent à 4,658,800 liv. verra augmenter ses travaux, ses prospérités et ses richesses. L'amélioration des Açores sera plus grande encore. On sait que cet archipel, composé de neuf isles, dont Tercère est la principale, n'a que cent quarante-deux mille habitans, et ne vend actuellement à sa métropole, au Brésil et à l'Amérique Septentrionale de ses vins, de ses toiles, de ses grains et de ses bestiaux, que pour 2,440,000 liv. Les isles mêmes du Cap-Verd, malgré les fréquentes sécheresses qu'elles éprouvent, pourront multiplier leurs mulets et plus particulièrement l'orseille, cette espèce d'herbe couleur,

de mousse que le nord de l'Europe emploie si utilement dans ses teintures. Le gouvernement ne se bornera pas à encourager, dans ses possessions, les cultures qui y sont connues. Ses soins y en introduiront de nouvelles, que la fertilité du sol, que la température et la variété du climat ne cessent d'appeler.

Ce nouvel esprit se fera sentir principalement dans le Brésil, cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devoit être.

Avant 1525, elle ne reçut que quelques proscrits sans mœurs ou sans fortune.

Les grands qui, à cette époque, y obtinrent des provinces, en firent un théâtre de carnage et de destruction. Ce fut une lutte de soixante ans entre les Portugais qui vouloient tout asservir et les Indiens qui se refusoient aux chaînes qu'on leur présentoit, ou qui les brisoient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Brésiliens qu'une tyrannie vigilante parvenoit à retenir sous le joug, étoient peu de choses. Ceux des Européens n'étoient rien, parce qu'ils se seroient crus dégradés par les occupations de l'esclavage. On ne pouvoit attendre quelque succès que des noirs : mais ils ne commencèrent à se multiplier que vers 1570.

Dix ans après, le Portugal fut asservi ; et l'on croira sans peine que le gouvernement Espagnol, qui laissoit tomber dans le chaos ses anciennes possessions de l'autre hémisphère, ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation qui, quoique soumise, lui étoit suspecte.

Les longues et sanglantes guerres, que le Brésil eut à soutenir contre les Hollandois, retardèrent de toutes les manières son amélioration.

Il vit encore ses progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Espagne, mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples sous les armes.

Pendant ces démêlés, les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commencèrent à y cultiver des productions qui jusqu'alors avoient été propres au Brésil. La concurrence en fit baisser le prix ; et la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendoit auparavant.

Un si grand malheur avertissoit le ministère de la nécessité de décharger ces denrées des taxes qui les accabloient à leur arrivée dans la métropole. La découverte des mines fit négliger des objets qui parurent dès-lors moins intéressans qu'ils ne l'étoient.

L'or et les diamans, ces trésors de convention, nuisirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auroient pu encourager. L'espoir de faire une fortune brillante, en ramassant ces richesses fugitives et précaires, détermina un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illusion funeste commençoit à se dissiper, lorsque les monopoles arrêtèrent le penchant qu'on montroit généralement pour rentrer dans une carrière plus sûre, et même plus lucrative que celle qui avoit d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin les derniers démêlés avec l'Espagne furent une nouvelle source de désolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux. On en exigea, sans intérêt, des prêts dont ils ne sont pas encore remboursés. On ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare despotisme.

Maintenant que ces obstacles à tout bien sont la plupart levés, il ne faut plus repousser les richesses qu'offre inutilement le Brésil depuis trois siècles. Le climat est sain dans cette partie du Nouveau-Monde. Les ports y sont multipliés. Ses côtes, d'un accès facile, sont

généralement fertiles. L'intérieur du pays, encore plus productif et coupé par un grand nombre de fleuves navigables, peut être cultivé pour les besoins ou les délices de l'Europe. Les productions particulières à l'Amérique y prospèrent toutes, malgré les dégâts des fourmis, sans qu'il faille craindre de les voir détruites par ces terribles ouragans, par ces sécheresses dévorantes qui désolent si souvent les meilleures isles de cet hémisphère. On y est encouragé au travail par l'abondance et le bon marché des subsistances, des bestiaux, des esclaves. Rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établissemens du globe.

Il le deviendra, lorsqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts, de cette foule de traitans qui l'humilient et qui l'oppriment; lorsque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus son activité; lorsque le prix des marchandises qu'on lui porte ne sera pas doublé par les taxes dont on les accable; lorsque ses productions ne paieront plus de droits ou n'en paieront pas de plus considérables que celles de ses concurrens; lorsque sa communication avec les autres possessions nationales aura été débarrassée des entraves qui la gê-

nent; lorsqu'on lui aura ouvert les Indes Orientales, et permis de tirer de son propre sein l'argent qu'exigeroit cette liaison nouvelle.

La colonie a des bras suffisans pour multiplier, pour étendre ses travaux. Au tems où nous écrivons, elle compte cent soixante-seize mille vingt-huit blancs; trois cent quarante-sept mille huit cent cinquante-huit esclaves; deux cent soixante-dix-huit mille trois cent quarante-neuf Indiens : ce qui lui forme une population de huit cent deux mille deux cent trente-cinq personnes. On fait monter à deux cens mille le nombre des sauvages encore errans dans le Brésil. Peut-être ne seroit-il pas impossible de leur faire reconnoître l'autorité de la cour de Lisbonne; mais ce seroit sans beaucoup d'utilité, à moins que des administrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés, n'imaginassent des méthodes qui ont échappé à trois siècles de méditation.

Un moyen plus sûr d'augmenter la masse des productions seroit de recevoir, au Brésil, tous les étrangers qui voudroient en entreprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglois, François, Hollandois, dont les plantations sont épuisées; beaucoup d'Européens qui ont la manie devenue si commune de faire

promptement formé, y porteroient leur activité, leur industrie et leurs capitaux. Ces hommes entreprenans introduiroient un meilleur esprit dans la colonie, et redonneroient à la race dégénérée des Portugais créoles un ressort qu'ils ont perdu depuis très-long-tems.

Cet ordre de choses s'établiroit, sans blesser aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivières sont en friche. Ces terres vierges appartiennent à la couronne, dont le système a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de sol, sous la condition formelle de le mettre en valeur dans le temps prescrit. En distribuant ces domaines à ses nouveaux sujets, elle ne dépouilleroit pas les anciens, et elle augmenteroit ses cultures ainsi que le nombre de ses défenseurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudroit effacer jusqu'à la moindre trace de l'inquisition, de ce tribunal horrible, dont le nom seul fait frémir les nations qui n'ont pas entièrement renoncé à leur raison. Ce seroit même peu, si l'on ne diminuoit encore l'influence du clergé dans les résolutions publiques et dans les affaires des particuliers.

On a vu des états favoriser la corruption des

prêtres pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas infaillible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette exécrable politique. Il seroit plus sûr et plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens, l'entrée du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle seroit fermée à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques et des nègres. Cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique. Pourquoi continue-t-elle en Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devroit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent, se ont, disent-ils, payés par ceux qui réclameront leur ministère. Cette méthode redoublera leur vigilance et leur zèle. Leur habileté, pour la conduite des ames, s'accroîtra, chaque jour, par l'expérience, par l'étude et l'application. Ces hommes d'état

ont été contredits par des philosophes qui ont prétendu qu'une économie, dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé, seroit funeste au repos public; et qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oisiveté, que de lui donner de nouvelles forces. N'observe-t-on pas, ajoutent-ils, que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe, sont des magasins de superstition, à la charge du bas peuple? N'est-ce pas là que se fabriquent les saints, les miracles, les reliques, toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion? Le bien des empires veut que le clergé ait une subsistance assurée; mais si modique, qu'elle borne nécessairement le faste du corps et le nombre des membres. La misère le rend fanatique, l'opulence le rend indépendant; l'un et l'autre le rendent séditieux.

Ainsi le pensoit du moins un philosophe qui disoit à un grand monarque. Il est dans vos états un corps puissant, qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année, et à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des souverains est

aussi vil devant l'être des êtres que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne, qu'étant l'organe du créateur de toutes choses, il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les suites naturelles d'un pareil système ? De menacer la société de troubles interminables, jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance absolue du magistrat ; ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur subsistance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel et les maximes du gouvernement que par cette voie. C'est l'ouvrage d'une administration prudente que d'amener, sans troubles et sans secousse, le sacerdoce à cet état, où sans obstacles pour le bien, il sera dans l'impuissance de faire le mal.

Jusqu'à ce que la cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitans se trouvent imbus

par une éducation vicieuse et monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumière semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfans en Europe ; en réformant, en perfectionnant l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame, sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai et le faux en matière d'opinion, ce qui est favorable et ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison, ou à la mépriser, à en faire usage, ou à la négliger ; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les pères défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait ; leurs enfans auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la religion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes,

Ils y développeront les talens qu'ils auront acquis, et la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne seront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions, qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en sera plus la satyre.

XXIX. *La Cour de Lisbonne devroit-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par la crainte de se brouiller avec l'Angleterre ?*

La crainte d'irriter la Grande - Bretagne ne doit pas retarder d'un instant les grands changemens que nous indiquons. Les motifs qui, peut - être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la cour de Lisbonne, que l'état ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglais. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le tems de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger, qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois siècles, d'elle-même, lorsqu'elle

établit sa domination sur l'Afrique et dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrît un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par lui-même : semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul état ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; et il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il a des alliés qui, pour leur propre sûreté, soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne-foi. C'est une vérité générale, applicable sur-tout aux états qui possèdent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaire, et se réuniront, quand il le faudra, pour leur conservation. Que le Portugal tienne la balance égale entre toutes les nations de l'Europe, et elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-même, quoique privée des préférences dont elle a trop long-tems joui, soutiendra toujours un état, dont

l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime et bientôt formé, si l'Espagne, se livrant à la manie des conquêtes, formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse, inquiète et prévoyante de notre siècle, ne souffriroit que tous les trésors du Nouveau-Monde fussent dans la même main, ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique, menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devroit pas pourtant engager la cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit, lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes britanniques, ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins. Comme elle n'avoit ni forces de terre, ni forces de mer, elle étoit comptée pour rien dans le système politique; ce qui est le dernier des opprobres pour un empire. Veut-elle regagner de la considération? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre, qu'elle la fasse même, si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix, lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique,

comme dans le monde physique, un grand événement a des effets très-étendus. L'élévation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles mêmes qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment surtout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié : tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir et de revivre.

S'il ne lève enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre et l'aliment de sa prospérité; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer et pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replieroit sur elle-même, n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de

de tems en tems pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

XXX. *Peut-on raisonnablement espérer que le Portugal améliorera son sort et celui de ses colonies?*

On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomènes destructeurs peuvent renouveller la face des empires. Le tremblement de terre du premier novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le royaume. La ruine de ces superbes cités est souvent le salut des états, comme la richesse d'un seul homme peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés et corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un

accès de fureur passagère, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; et les abîmes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment se bercer de l'espoir d'un meilleur avenir, lorsqu'on ne voit point sortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choses, un nouvel état, un peuple nouveau ? La nation à laquelle une grande catastrophe n'apprend rien, est perdue sans ressource, ou sa restauration est renvoyée à des siècles si reculés, qu'il est vraisemblable qu'elle sera plutôt anéantie que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal! qu'il en éloigne le présage de ma pensée où il ne pourroit se fixer ou rentrer sans me plonger dans une profonde affliction. Mais, dans ce moment, je ne puis me dissimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les ames flétries par l'habitude de l'ignorance et de la superstition. Le gouvernement, qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, et que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies oppri-

mèrent les consciences foibles ; et l'époque de ce grand phénomène, fut celle d'une grande servitude. Triste et commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes, à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire ; soit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir ; soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un état est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, et qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, et déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique Méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce Nouveau-Monde.

Fin du neuvième Livre.

LIVRE DIXIÈME.

Établissement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

I.

Considérations sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.

JUSQU'A présent, nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la suite des Espagnols et des Portugais. Les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois avec lesquels nous allons descendre dans les isles, y seront-ils moins féroces que ceux qui se sont emparés du continent ? Les habitans renfermés dans ces espaces limités, subiront-ils le sort déplorable des Péruviens, des Mexicains et des Brésiliens ? Des hommes civilisés ayant tous vécu dans leur patrie sous des gouvernemens, sinon sages du moins anciens ; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avoient reçu les leçons et quelquefois l'exemple

des vertus ; tous élevés au centre de villes policées où l'exercice d'une justice sévère les avoit accoutumés à respecter leurs semblables, auront-ils tous, tous sans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur sûreté, les premières lueurs de la raison prescrivent également, et continueront-ils à devenir plus barbares que le sauvage ? en serai-je donc réduit à ne tracer que d'affreux tableaux ? Bon Dieu ! A quel ministère étois-je réservé ? Cette métamorphose de l'Européen expatrié est un phénomène si étrange ; l'imagination en est si profondément affectée, que tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion se tourmente pour en découvrir le principe, soit dans la nature humaine en général, soit dans le caractère particulier des navigateurs, soit dans les circonstances antérieures ou postérieures à l'événement.

On se demande si l'homme une fois affranchi, par quelque cause que ce soit de la contrainte des loix, n'est pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais sentie. Des êtres assez mécontens de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigens ou assez ambitieux pour dédaigner la vie et s'exposer à des dangers, à

premiers avanturiers ; et le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il falloit dévorer, qu'une conquête qu'il falloit ménager ? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne se perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des ministres, tantot par les divisions des peuples de l'Europe ; et n'étoit-il pas consommé, lorsque le tems du calme amena nos gouvernemens à des vues plus solides ? Les premiers députés à qui l'on confia l'inspection et l'autorité sur ces contrées, avoient-ils, pouvoient-ils avoir les lumières et les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance et le respect, et y établir la police et les lois ; et n'y passèrent-ils pas aussi avec la soif de l'or qui les avoit dévastées ? Falloit-il se promettre à l'origine des choses une administration que l'expérience de plusieurs siècles n'a pas encore amenée ? Est-il possible, même de nos jours, de régir des peuples séparés de la métropole par des mers immenses, comme des sujets placés sous le sceptre ? Des postes lointains ne devant jamais être sollicités et remplis que par des hommes indigens et avides, sans talent et sans mœurs, étrangers à tout sentiment d'honneur et à toute notion d'équité, le rebut des

hautes conditions de l'état, la splendeur de ces colonies dans l'avenir n'est-elle pas une chimère, et le bonheur futur de ces régions ne seroit-il pas un phénomène plus surprenant encore que leur première dévastation ?

Maudit soit donc le moment de leur découverte ! Et vous, souverains Européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions, dont vous ne pouvez qu'éterniser la misère ? et que ne les restituez-vous à elles-mêmes, si vous désespérez de les rendre heureuses ! Dans le cours de cet ouvrage, j'ai plus d'une fois osé vous en indiquer les moyens : mais je crains bien que ma voix n'ait crié et ne crie encore dans le désert.

L'Amérique renferme, entre le huitième et le trente-deuxième degré de latitude septentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les îles qui le forment sont connues, depuis la découverte du Nouveau-Monde, sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque toujours de la partie de l'Est, ont fait appeller celles qui sont plus à l'orient, îles du vent, et les au-

tres, îles sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo ; et l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne seroit il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, et qui sont devenues des îles par une révolution qui a submergé tout le plat pays.

II. *Est-il vraisemblable que le grand archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin ?*

Toutes les îles du monde paroissent avoir été détachées du continent, par des embrâsemens souterreins ou par des tremblemens de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus, depuis plusieurs milliers d'années, fut une vaste terre, située entre l'Afrique et l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les îles du Cap-Verd, les Açores, Madère, les Canaries doivent avoir fait partie des continens voisins, ou d'autres continens abîmés. Les observations

récentes des navigateurs Anglais ne permettent presque pas de douter que toutes les îles de la mer du Sud n'aient formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle-Zélande, la plus considérable de ces îles, est remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitans ne sont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; et malgré un éloignement de six cent quatre-vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'île d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monumens certains attestent ces grands changemens. Le Physicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les espèces, des coraux, des bancs d'huitre, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles et sur la superficie des montagnes : l'instabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, et de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de

longues plaines de sables devant des cités, qui furent autrefois des ports fameux : la situation horizontale et parallèle des couches de terre et de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matières régulièrement cimentées par l'action constante et successive de la même cause : la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles saillans opposés à des angles rentrans de l'autre, à droite des lits du même sable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes et des fleuves vers la mer comme à leur source commune : la formation des collines et des vallons où ce vaste fluide a, pour ainsi dire, laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ses bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables, et que disposant du globe de la terrre au gré de son inconstance, il l'a tour à-tour enlevé ou rendu à ses habitans. De-là ces déluges successifs et jamais universels, qui ont couvert la face de la terre, sans la dérober toute entiere à la fois : car les eaux agissant en

qui aura le courage et la sagacité de les voir. Ils le seront plus particulièrement pour les Antilles, si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secousses violentes toutes les fois que les volcans des Cordilières jettent des matières, ou que le Pérou est ébranlé. Cet archipel, comme celui des Indes orientales, situé presque à la même hauteur, paroît formé par la même cause, c'est-à-dire, par le mouvement de la mer d'orient en occident, mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient, mouvement plus violent à l'équateur, où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand, une zone plus agitée ; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose, et s'ouvrant un cours sans interruption, y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles, en commençant par Tabago, est à peu de chose près nord et nord nord-ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre, en formant une ligne arrondie vers le nord-ouest, et se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout-d'un-coup, et se plongeant en ligne droite à l'ouest, au nord-ouest, rencontre successivement Porto-Rico, Saint-Domingue,

Cuba, connues sous le nom d'isles sous le vent. Ces isles sont séparées par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt; mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade et Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, où quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes, dont les Antilles sont couvertes, suit celles que ces isles gardent entr'elles. Cette direction est si régulière, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique seroit le promontoire le plus au nord-ouest.

Les sources d'eau, qui, aux isles du vent, se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire, celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les tems, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues; parce qu'après avoir parcouru un espace fort court et très-rapide, elles se seroient jettées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivières dont l'embouchure est à la côte du nord, et la source est dans les montagnes qui règnent de l'est à l'ouest; c'est-à-dire, dans toute la longueur de ces isles. Ces rivières arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le sud, où la mer bat plus furieusement et imprime des traces de submersion, verse dans les trois isles plusieurs belles rivières, quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Ces observations, qui paroissent prouver que la mer a détaché les Antilles du continent, sont fortifiées par des observations d'un autre genre, mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les isles les plus voisines de la terre ferme, produisent comme elle des arbres mous, du cacao sauvage. Ces espèces ne se trouvent plus, du moins en quantité, dans les isles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba, située à l'autre extrémité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle est peut-être détachée, le

du cèdre, du cyprès, l'un et l'autre très-propres pour la construction des vaisseaux.

III. *Quelle est la nature du sol des isles? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invasion?*

Le sol des Antilles est en général une couche d'argile ou de tuf plus ou moins épaisse, sur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf et cette argile ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là, où l'argile moins humide et plus friable se mêle avec les feuilles et les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve sur des argiles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés suivant ses différentes qualités. Là, où il est moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes. C'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Par-tout où l'argile et le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussi-tôt que la couche, formée de la décomposition des plantes originaires, est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil. De-là

vient que la culture, qui exige le moins de sarclage, et dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux, en perpétue la fécondité.

Lorsque les Européens abordèrent aux Antilles, il les trouvèrent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes qui, s'élevant comme du lierre, embrassoient toutes les branches et les déroboient à la vue. Cette espèce parasite croissoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois sans la couper. On lui donna le nom de liane analogue à sa flexibilité. Ces forêts, aussi anciennes que le monde, avoient plusieurs générations d'arbres qui, par une singulière prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence, ni défectuosité. La chûte annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pourris par le tems, formoient, sur la surface de la terre, un sédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres.

Dans quelque terrein qu'ils eussent poussé,

leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, et communément beaucoup moins : mais elles s'étendoient en superficie à proportion du poids qu'elles avoient à soutenir. L'extrême sécheresse de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénètrent jamais bien avant, parce que le soleil les repompe en peu de tems, et des rosées continuelles qui humectent sa surface, leur donnoient une direction horizontale, au lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croissoient au sommet des montagnes et dans des endroits escarpés, étoient très-durs. Ils se laissoient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant. Tels étoient l'agouti, le palmiste, le barata, qu'on a depuis si utilement employés dans la charpente : tels étoient le courbaril, le manceniller, l'acajou, le bois de fer, qui se sont trouvés propres aux ouvrages de menuiserie : tel l'acomat, qui, caché en terre ou exposé à l'air, se conserve long-tems, sans être attaqué par les vers ou pourri par l'humidité : tel le mapou, dont le tronc de quatre ou cinq pieds de diamètre, sur une flèche de quarante ou cinquante, servoit à former des canots d'une seule pièce.

Les vallées, fertilisées aux dépens des montagnes, étoient couvertes de bois mous. Au pied de ces arbres croissoient indistinctement les plantes qu'un sol libéral produisoit pour la subsistance des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient l'igname, le chou caraïbe, la patate, dont les racines tubéreuses, comme celles de la pomme de terre, pouvoient donner, ainsi qu'elles, une nourriture saine. La nature, qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractère des peuples et les denrées destinées à leur subsistance, avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil, qui se plaisoient dans les endroits frais, qui n'exigeoient point de culture, et qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre et spontané de la nature, en détruisant une production, pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation, sans lui assigner le lieu et le tems de féconder. Cueillant au hasard et dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins, ils avoient observé sans étude

que la décomposition de ce que nous appellons mauvaises herbes, étoit nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais mal-saines : mais insipides sans préparation, elles avoient peu de goût même cuites, à moins qu'on ne les assaisonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre et avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille, elles donnoient une liqueur forte, qui étoit l'unique boisson composée des sauvages. Il n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre ces nourritures, les isles offroient à leurs habitans une assez grande variété de fruits, mais fort différens des nôtres. Le plus utile étoit la banane. La racine du bananier est tubéreuse, garni de chevelu. Sa tige tendre et molle a sept pieds dans sa plus grande hauteur et huit pouces de diamètre : elle est composée de plusieurs tuniques ou gaines concentrigues, assez épaisses, terminées chacune par une pétiole ferme, creusée en gouttière, qui supporte une feuille de six

pieds de long sur deux de large. Ces feuilles rassemblées en petit nombre au sommet de la tige, se courbent par leur propre poids, et se dessèchent successivement. Elles sont minces, très-lisses, vertes en-dessus, plus pâles en-dessous, garnies de nervures parallèles et très-serrées, qui se réunissent à la côte et donnent à la feuille un œil satiné. Au bout de neuf mois, le bananier pousse du milieu de ses feuilles, lorsqu'elles sont toutes développées, un jet de trois à quatre pieds de longueur et de deux pouces de diamètre, garni par intervalles de bourlets demi-circulaires, qui supportent chacun un bouquet de douze fleurs ou plus, recouverts d'une spathe ou enveloppe membraneuse. Chaque fleur a un pistil chargé d'un style de six étamines et d'un calice à deux feuillets; l'un intérieur, alongé, terminé par cinq dents; l'autre intérieur, plus court et concave. Ce pistil et une des étamines avortent dans les fleurs de l'extrémité dont les bouquets sont petits, serrés, cachés sous des enveloppes colorées et persistantes. Dans les autres fleurs, on trouve jusqu'à cinq étamines avortées; mais le pistil devient un fruit charnu, alongé, légèrement arqué, couvert d'une pellicule jaune et épaisse, rempli

d'une substance pulpeuse, jaunâtre, un peu sucrée et très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits, porté au nombre de cinquante et plus sur une même tige, prend le nom de régime de bananes : c'est la charge d'un homme. Lorsqu'il tient à la tige, son poids le fait pencher vers la terre. Dès qu'il est cueilli, cette tige se dessèche et fait place à de nouveaux rejettons qui sortent de la racine et fleurissent neuf mois après ou plus tard, lorsqu'ils sont transplantés. On ne connoît pas d'autre manière de multiplier le bananier qui ne donne jamais de graine.

Cette plante fournit plusieurs variétés qui ne diffèrent que par la forme, la grosseur et la bonté du fruit. Il est agréable au goût. On le mange cru ou préparé de diverses manières.

Une singularité qui mérite d'être observée, c'est que tandis que la plante vorace, que nous avons appelée liane, embrassoit tous les arbres stériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confusément mêlés avec les premiers. Il sembloit que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinoit à la nourriture des hommes.

Les isles n'avoient pas été traitées aussi favorablement en plantes potagères qu'en ra-

cines et en fruits. Le pourpier et le cresson formoient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupèdes, tous bons à manger, se réduisoient à cinq espèces, dont la plus grosse ne surpassoit pas nos lapins. Les oiseaux, plus brillans et moins variés que dans nos climats, n'avoient guère d'autre mérite que leur parure : peu d'entre eux rendoient de ces sons touchans qui charment les oreilles ; tous, ou presque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à-peu-près aussi commun que dans les autres mers : mais il y étoit ordinairement moins sain et moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitans. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prît le suc par infusion : elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verds, toujours dans leur force ; et ils les ont préférés à tous les remèdes que l'Asie

est en possession de fournir au reste de l'univers.

IV. *Le climat des isles est-il agréable, est-il sain.*

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles ; celle de la sécheresse et celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse et qui cache ses opérations secrètes sous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les observateurs qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du tems, et dans celle de la végétation, découvrent qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une manière moins sensible.

Ces changemens presque imperceptibles ne préservent pas des dangers et des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la Zone-Torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des positions et des qualités du terrein, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre

baisse. Rien n'est plus rare qu'un tems couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages, une heure ou deux, mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des saisons que du vent. Partout où il ne souffle pas, on brûle; et tous les vents ne rafraîchissent pas : il n'y a que les vents de l'est qui tempèrent la chaleur. Ceux qui tiennent du sud ou de l'ouest, procurent peu de soulagement. Mais ils sont beaucoup plus rares et moins réglés que celui de l'est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche leurs racines sont plus robustes et plus alongées sous terre du côté de l'est; comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'ouest souffle avec quelque violence, les arbres sont renversés facilement; de sorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne suffit pas de savoir combien d'arbres sont tombés, mais de quelcôtéils ont été déracinés.

Le vent d'est a deux causes permanentes, dont la vraisemblance est frappante. La première est ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'occident en orient, et qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même tems. La seconde vient de la chaleur du soleil qui, en paroissant sur l'horizon, raréfie l'air, et l'oblige à fluer vers l'occident, à mesure que la terre avance vers l'orient.

Aussi le vent d'est, qui ne se fait guère sentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à mesure que le soleil monte sur l'horizon. Il diminue à mesure que cet astre baisse. Il tombe enfin tout-à-fait vers le soir; mais le long des côtes seulement, et non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre qui demeure long-tems raréfié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit ; et continue jusqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du soleil reflue

à son tour vers la terre, où l'air s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin on observe que le vent d'est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les autres tems; parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astres, au rafraîchissement des contrées qu'il embrâse. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des isles de l'Amérique; mais non partout également. Là où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, et les oblige d'aller crever dans les bois ou sur les montagnes. Mais quand les orages sont trop violens, ou que les vents variables et passagers du sud et de l'ouest viennent troubler l'empire du vent d'est, alors il pleut. Dans les autres positions des Antilles où ce vent ne domine pas, les pluies sont si communes et si abondantes, sur-tout durant l'hiver qui dure depuis la mi-juillet jusqu'à la moitié d'octobre, qu'elles donnent, suivant les meilleures observations, autant d'eau dans une semaine, qu'il en

tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au lieu de ces pluies douces et agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce sont des torrens dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, si elle n'étoit pour ainsi dire inconnue sous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchissent l'air, mais elles causent une humidité dont les suites sont également incommodes et funestes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conserve au plus vingt-quatre heures. Les fruits se pourrissent, soit qu'on les cueille mûrs, ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biscuit pour ne pas moisir. Les vins ordinaires s'aigrissent en fort peu de tems. Le fer se rouille du matin au soir. Ce n'est qu'avec des précautions continuelles qu'on conserve les semences, jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers tems qui suivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitans du pays, se gâtoit si vite, qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Cette précaution nécessaire enchérissoit si fort la denrée que peu de gens étoient en

état d'en acheter. On substitua la farine aux grains, ce qui diminuoit les frais, mais abrégeoit la conservation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée et du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du son qui contribue à sa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, et la comprima couche par couche avec des pilons de fer, de manière qu'elle formoit un corps dur presque impénétrable à l'air. L'expérience confirma une physique si judicieuse; et cet usage généralement adopté s'est toujours perfectionné de plus en plus.

On croyoit qu'il ne restoit plus rien à faire, lorsque M. Duhamel proposa une autre précaution, celle de faire sécher les farines dans des étuves, avant de les embarquer. Cette idée fixa l'attention du ministère de France. On envoya dans le Nouveau-Monde des farines préparées suivant la nouvelle méthode et d'autres suivant la pratique ancienne. A leur retour, les premières n'avoient rien perdu, et les dernières se trouvèrent à demi-pourries et dépouillées de leur matière glutineuse. Tous les essais ont donné les mêmes résultats. Il est doux d'espérer qu'une

découverte si utile ne sera pas perdue pour les nations qui ont formé des établissemens au midi de l'Amérique. Si elle n'y assure pas aux subsistances la même durée qu'elles ont dans nos climats secs et tempérés, du moins s'y corrompront-elles moins vîte, du moins s'y conserveront-elles plus long-tems.

V. *Phénomènes ordinaires dans les isles.*

Quelque fâcheux que soient ces effets naturels de la pluie, elle en occasionne de plus redoutables encore : ce sont des tremblemens de terre assez fréquens, et quelque fois terribles dans les isles. Comme ils se font sentir le plus souvent dans le cours ou vers la fin de la saison pluvieuse, et dans les tems des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomène pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel et de la mer éboulent, creusent et ravagent la terre de plus d'une manière. L'océan, sur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les assauts que cet élément inquiet et turbulent ne cesse de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une,

deux ou trois fois depuis juillet jusqu'en octobre : et c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du Sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq ceus pas, s'élèvent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure, et crèvent avec une violence extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades foraines, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant plusieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire de la mer a été regardé jusqu'ici comme la suite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; et le raz de marée se fait sentir dans une partie d'une isle couverte par une autre isle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette observation a déterminé M. Dutasta qui a vu l'Afrique et l'Amérique en physicien, en négociant et en homme d'état, à chercher une cause plus vraisem-

blable de ce singulier phénomène. Il l'a trouvée avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une science, s'il se détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraisemblablement des lumières plus sûres sur les ouragans.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblemens de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au jour vif et brillant de la Zone Torride, succède une nuit universelle et profonde; à la parure d'un printems éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés ou leurs débris dispersés. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisoit à regarder des côteaux riches et verdoyans, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parens sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés; les cris et les hurlemens des hommes et des

animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris : tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amènent des récoltes plus abondantes, et hâtent les productions de la terre. Soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité, soit que l'ouragan charie quelques matières propres à la végétation des plantes; on a remarqué que ce désordre apparent et passager étoit non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout, qui n'entretient sa vie et sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif et du bien général.

Les premiers habitans des Antilles croyoient avoir de sûrs pronostics de ce phénomène effrayant. Lorsqu'il doit arriver, disoient-ils, l'air est trouble, le soleil rouge, et cependant le tems est calme et le sommet des montagnes clair. On entend sous terre, ou dans les citernes, un bruit sourd comme s'il y avoit des vents enfermés. Le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les

fait paroître plus grandes. Le ciel est au nord-ouest, d'un sombre menaçant. La mer rend une odeur forte, et se soulève même au milieu du calme. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, et souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations, il semble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philosophie, à négliger les idées et même les préjugés des peuples sauvages sur les têms et sur les saisons. Leur désœuvrement et l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, les met dans l'occasion et la nécessité d'observer les plus petits changemens qui se passent dans l'air, et d'acquérir sur ce sujet des connoissances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées et vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce à l'homme des forêts à trouver les faits, et aux savans à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut, celle des ouragans, phénomène si commun en Amérique, qu'il auroit suffi seul pour la faire déserter, ou la rendre inhabitable depuis des siècles.

Aucun ouragan ne vient de l'est, c'est-à-

dire, du plus grand espace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien constaté nous engageroit à croire qu'ils se forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'ouest qui règne constamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du sud, depuis juillet jusqu'en janvier, et le vent du nord qui souffle en même-tems dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gorges étroites et longues des montagnes, il en doit sortir avec impétuosité un courant d'air, dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force motrice et du diamètre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air, en recevra une impression plus ou moins forte, selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface; en sorte que si sa position coupoit perpendiculairement la direction de l'ouragan, on ne sait ce qui pourroit en résulter pour la masse entière. Heureusement les divers gissemens des îles, leur forme sphérique ou angulaire présentent à ces effroyables torrens d'air, des surfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant,

divisent ses forces, ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point que dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort, on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans, qui successivement ont bouleversé les îles, venoient du nord-ouest, et par conséquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques îles de cette direction, n'est pas une raison suffisante pour faire rejetter ce sentiment; parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissoit sur tous les rumbs de vent. Tels sont les phénomènes destructeurs, au prix desquels la nature fait acheter les richesses du Nouveau-Monde : mais quel obstacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert?

VI. *Habitudes des Caraïbes, anciens habitans des îles du vent.*

Christophe Colomb, après s'être établi à Saint-Domingue, une des grandes Antilles, reconnut

reconnut les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi foibles aussi timides que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes, qui se croyoient originaires de la Guyane, avoient la taille médiocre, renforcée et nerveuse; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie et leurs exercices avoient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines et nourries étoient communément bien faites; leurs yeux étoient noirs, gros et un peu saillans. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des sourcils et des cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espèce de vêtement, et n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou, ce qui leur donnoit la couleur d'une écrevisse cuite.

Leur religion se bornoit à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbares, et conservée même chez plusieurs des nations civilisées; c'est-à-dire qu'ils croyoient confusé-

ment un bon et un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guère ; mais ils redoutoient beaucoup l'être malfaisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses, et ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refusoient de les croire, *de peur*, disoient-ils, *que leurs voisins ne se moquassent d'eux.*

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espèce de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée. Ils devoient la paix dont ils jouissoient, à cette pitié innée qui précède toute réflexion, et d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, et les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur serrail ; qu'ils allassent dans les champs de bataille re-

cueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions et l'agonie de leurs soldats mourans; qu'ils entrassent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionnées par la famine, par les travaux périlleux et malsains, par la dureté des corvées et des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractère. Combien ces sortes de spectacles ménagés à l'éducation des princes, épargneroient de crimes et de maux aux humains! Que les larmes des rois vaudroient de biens aux peuples!

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connoissoient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats, si communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose, ils disoient que *les Crétiens étoient venus chez eux.*

O 2

Ces insulaires connoissoient peu les grands mouvemens de l'ame, sans excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonstration de tendresse, pour ce sexe si recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient usurpé le droit de les répudier, sans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, et se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guère l'ame des Caraïbes. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquèrent de la subordination entre les Européens. Ce systême blessoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres et de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes servoient-ils les moins forts? Comment un

seul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie et la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problême.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composoit une espèce de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formoit un hameau appellé *Carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ses femmes et ses enfans du bas-âge. Tout autour, on voyoit les cases de ceux de sa postérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour colonnes des pieux, du chaume pour toit; et pour meubles, des armes, des lits de coton sans art et sans travail, quelques corbeilles et des ustensiles de calebasse.

C'est-là que les Caraïbes passoient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en sortoient, c'étoit pour rester accroupis dans un coin, où ils paroissoient ensévelis dans une profonde méditation. Lorsqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit sans les interrompre,

sans les contredire, sans leur répondre que par un signe muet d'approbation.

Le soin de leur subsistance ne les occupoit pas beaucoup. Des sauvages qui passoient leur vie dans l'air condensé des forêts; qui se couvroient habituellement d'une couche de rocou, propre à boucher les pores de la peau; qui couloient des jours oisifs dans une inaction entière; ces sauvages devoient transpirer fort peu et ne manger guère. Sans être réduits au pénible travail des défrichemens, ils trouvoient au pied des arbres une nourriture assurée, saine, convenable à leur tempérament, et qui ne demandoit pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutoit à ces dons d'une nature brute et libérale les produits de la chasse et de la pêche, c'étoit le plus souvent à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractère. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence et l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves et si sérieuses, que les mouvemens du corps se ressentoient de la pesanteur de

l'ame. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces tems sombres qui couvrent des orages, se terminoient rarement sans effusion de sang. Les sauvages, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés ; l'ivresse échauffoit et ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine et la vengeance, les seuls sentimens profonds qui pussent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs même. C'est dans la joie des festins que les parens, les amis s'embrassoient, et juroient d'aller porter la guerre dans le continent, et quelquefois dans les grandes isles.

Les Caraïbes s'embarquoient sur des bateaux formés d'un seul arbre qu'on avoit abbatu en le brulant par le pied. Des années entières avoient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierre et par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes où tantôt un caprice aveugle et tantôt une haîne violente les conduisoient, ces guerriers libres et volontaires y cherchoient des nations à exterminer. Ils atta-

quoient avec une espèce de massue, moins longue que le bras, avec leurs flèches empoisonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle et plus vive, les sauvages retomboient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-tems la guerre à ce peuple, et ne la firent pas toujours avec succès. D'abord ils cherchoient que de l'or. Depuis ils ne cherchèrent des esclaves; mais n'ayant pas trouvé des mines, et les Caraïbes si fiers et si mélancoliques mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugeoient de peu de valeur, et qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles et sanglantes.

VII. *Les Anglais et les Français s'établirent aux îles du vent, sur la ruine des Caraïbes.*

Les Anglais et les Français instruits de ce qui se passoit, hasardèrent quelques foibles armemens pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui alloient dans ces parages. Les succès multiplièrent les corsaires. La paix qui régnoit souvent en Europe, n'empêchoit

pas les expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis long-tems les îles du vent sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus? Peut-être ne jugeoient ils pas digne de leur attention, un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglais, conduits par Warner, des Français aux ordres de Danambuc abordèrent en 1625 à Saint-Christophe, le même jour, par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns et les autres, qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliment. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture et de conquête, ils partagèrent paisiblement les côtes de l'île où le hasard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignèrent d'eux en leur disant : *il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour*

en venir chercher si loin à travers tant de périls.

La cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Fréderic de Tolède, qu'elle envoyoit en 1630 au Brésil avec une flotte redoutable, destinée contre les Hollandais, eut ordre d'exterminer en passant les pirates qui, suivant les préjugés de cette couronne, avoient usurpé une de ses possessions. Le voisinage de deux nations actives, industrieuses, causoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient exposées, si d'autres peuples parvenoient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les Français et les Anglais réunirent inutilement leur foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne restèrent pas dans l'action, morts ou prisonniers, se réfugièrent avec précipitation dans les isles voisines. Le danger passé, ils retournèrent la plupart à leurs habitations. L'Espagne occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importans, ne les inquiéta plus, et se reposa peut-être de leur destruction sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déja, soupçonnés de méditer une trahison

à Saint-Christophe, ils avoient été chassés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres et la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation, fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leur isles. Inutilement ces hommes simples qui ne songeoient pas à disputer un terrein où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; et la vengeance qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers tems, les Anglais et les Français faisoient cause commune contre les Caraïbes : mais cette espèce de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement durable, encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix tantôt avec une nation, tantôt avec l'autre; et par-là ils se ménagoient

la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires, si l'Europe, qui ne s'occupoit guère d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien, et qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir, n'eût également négligé le soin de les gouverner, et l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de janvier 1660 leurs sujets du Nouveau-Monde à faire eux-mêmes une convention qui assuroit à chaque peuple les possessions que les événemens variés de la guerre lui avoient données, et qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive et défensive, pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement, ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité, qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade, et quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade, à Nièves, à Antigoa, à Montserrat, en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-
Christophe

Christophe resta en commun aux deux puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique et à Saint-Vincent, où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

VIII. *Les Français s'emparent d'une partie de Saint Domingue. Caractère de ces aventuriers.*

A cette époque, les établissemens Anglais qui, sous un gouvernement supportable quoique vicieux, avoient acquis quelque consistance, virent augmenter leur prospérité. Les colonies Françaises, au contraire, furent abandonnées d'un grande nombre de leurs habitans, qui étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privilèges exclusifs. Ces hommes, passionnés pour la liberté, se réfugièrent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servoit d'asyle à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avaient été chassés de Saint-Christophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la manière des sauvages, ils faisoient sécher à la fumée, dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils se nourrissoient. Comme

ils étoient sans femmes et sans enfans, ils avoient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces sociétés, et demeuroient toujours à celui qui survivoit à son compagnon. On ne connoissoit pas le larcin, quoique rien ne fut fermé ; et ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en prévenir s'ils y étoient ; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. César trouva dans les Gaules le même usage qui porte le double caractère d'un état primitif où tout étoit à tous, et d'une condition postérieure, où la notion du tien et du mien étoit connue et respectée. Les différends étoient rares, et facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coups de fusil. Si la balle avoit frappé par derrière ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, et l'on cassoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils s'en prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique. Ces aventuriers avoient

quitté jusqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendans.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse; un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur; pour ceinture une courroie où pendoient un sabre fort court et quelques couteaux; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant; des souliers sans bas; tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à avoir un fusil qui portât des balles d'une once, et une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des Boucaniers se passoit à faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'isle, depuis que les Espagnols y en avoient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, assaisonnées avec du piment et du jus d'orange, étoient la nourriture ordinaire de leurs destructeurs, qui avoient oublié l'usage du pain, et qui étoient réduits à l'eau pour boisson. On en rassembloit les cuirs dans les différentes rades où les navigateurs venoient les acheter. Ils y étoient portés par les *engagés*, espèce d'hommes qui se vendoient en Eu-

rope, pour servir comme esclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choisissoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proscrit cet usage, quand il avoit dit : *Tu travailleras six jours, et le septième tu te reposeras.* Et moi, reprit le féroce Boucanier, *et moi je dis : six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, et le septième tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font observer et tantôt font violer les commandemens de Dieu.

Des hommes de ce caractère, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités. Leurs courses n'étoient interrompues que par des fièvres éphémères, dont ils ne se ressentoient pas le lendemain. Le tems devoit cependant les affoiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat étoit proprement le seul ennemi que les Boucaniers eussent à craindre. La colonie Espagnole, d'abord si considérable, n'étoit plus rien. Oubliée de sa métropole, elle avoit perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restoit d'ha-

bitans vivoient dans l'oisiveté. Leurs esclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamachs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvoit satisfaire, la frugalité les faisoit parvenir à une vieillesse rare sous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se seroit pas réveillée, si une activité trop entreprenante et trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignoient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent et des isles voisines, des troupes qui coururent sur les Boucaniers dispersés. Elles surprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient successivement péri, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparoient nécessairement pendant le jour, mais ils se rassembloient le soir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, et les chasses étoient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux, des brigands sans patrie et sans

loix ; chasseurs et guerriers par besoin, par instinct ; excités au sang et au massacre par l'habitude d'attaquer et la nécessité de se défendre. Aussi, dans leur fureur, tout étoit-il immolé, sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin, les Espagnols désespérant de vaincre des ennemis si féroces et si acharnés, s'avisèrent de détruire eux-mêmes, par des chasses générales, tous les bœufs de l'isle. L'exécution de ce plan, en privant les Boucaniers de leurs ressources ordinaires, les réduisit à former des habitations et à les cultiver.

La France qui avoit désavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avoient aucune stabilité, les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya, en 1665, un homme vertueux et intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes, qui, comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différens temps dans le Nouveau-Monde, n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas blessés de ces mœurs. Chacun disoit à celle que le sort lui assignoit :

» Je te prends sans savoir qui tu es et » sans m'en soucier. Tu ne serois pas venue » me chercher, si quelqu'un avoit voulu

» de toi dans l'endroit d'où tu viens; mais » que m'importe ? Je ne te demanderai pas » compte du passé, parce que je n'ai au- » cun droit de m'offenser de ta conduite, » lorsque tu étois maîtresse de l'avoir bonne » ou mauvaise à ton gré; et que je n'aurai » point à rougir des actions que tu te permis » dans un tems où tu n'étois pas à moi. Ré- » ponds-moi seulement de l'avenir; je te » quitte du reste. Puis, frappant de la main » sur le canon de son fusil, il ajoutoit: Voilà » qui me vengera de tes infidélités. Si tu me » manques, celui-là ne te manquera pas ».

IX. *Les Anglais font la conquête de la Jamaïque.*

Les Anglais n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne et du Portugal, par les convulsions du royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroi, par ses pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri

P 4

de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe : la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces désordres, qui étoient en partie son ouvrage ; et Cromwel se joignit à elle en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'écrouloit de toutes parts.

Cette conduite révolta leurs meilleurs officiers Anglais, qui n'y appercevoient qu'une grande injustice, et les détermina à abandonner le service. Ils jugeoient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisoit pas pour justifier une entreprise qui blessoit tous les principes de l'équité, et qu'en concourant à son exécution, ils se rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses, comme l'effet de cet esprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre : mais elle attaqua le protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avoit long-tems menacé de ses fers les autres nations. Il étoit possible que la multitude, qui n'est pas faite pour calculer les forces des puissances, pour suivre les variations de la balance, ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit saisi ceux des

bons esprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que si le torrent des prospérités de la France n'étoit arrêté par une cause étrangère, elle dépouilleroit les Espagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'assureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel qui venoit de renverser le gouvernement de sa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des rois, mais ils le regardèrent comme le plus inepte des politiques, lorsqu'ils lui virent former des liaisons que ses intérêts particuliers, ceux de sa nation, ceux de l'Europe entière, sembloient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne durent point échapper au génie pénétrant et profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il soutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que sa nation avoit de ses talens. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il se déclaroit pour l'Espagne; parce qu'il pouvoit tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la

France, et de la combattre ensuite, lorsqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire, et qui conviennent du moins au caractère du politique étonnant auquel on attribue cette manière de raisonner, les Anglais allèrent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venoient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitans à la vue d'une flotte nombreuse commandée par Penu, et de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugièrent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent sur leurs pas, et le forcèrent à se rembarquer honteusement. Ce revers étoit l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avoient que peu de talent. Ils se haïssoient réciproquement et n'étoient pas attachés au protecteur. Des surveillans, sous le nom de commissaires, gênoient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, et les milices tirées de la Barbade et de Saint-Christophe manquoient de discipline. L'es-

poir du butin, cet aiguillon si nécessaire pour faire réussir des entreprises éloignées et difficiles, étoit interdit. On avoit tellement disposé les choses, qu'il ne pouvoit exister aucune harmonie entre les divers instrumens qui devoient concourir au succès. Les armes convenables, les vivres propres au climat, les connoissances pour se bien conduire : tout manquoit également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit se faire sans danger dans le port même, se fit sans guide, à quarante milles. Les troupes errèrent quatre jours sans eau et sans subsistances, Epuisées par les chaleurs excessives du climat, découragées par la lâcheté, la mésintelligence de leurs officiers, elles ne disputèrent seulement pas la victoire aux Espagnols. On avoit regagné les vaisseaux, qu'on se croyoit à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha des esprits aigris. L'Anglais, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l humiliation, ramené par ses fautes même à l'amour de la patrie, du devoir, et de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou a en faire la conquête.

Les habitans de cette isle soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événemens qui venoient de se passer à Saint-Domingue, ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voisines. Aussi les assaillans firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchoient fiérement à l'assaut de Saint-Iago, le seul poste fortifié de la colonie ; lorsque le gouverneur rallentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le tems aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils se réfugièrent dans des montagnes inaccessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors et sans provisions.

Cette ruse remplit les Anglais de rage. Ils envoyèrent des détachemens de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien trouvé ; la privation de toutes les commodités, plus sensible pour ce peuple que pour les autres ; la mortalité qui augmentoit tous les jours ; la crainte d'être attaqués par toutes les forces du Nouveau-Monde : ces causes réunies faisoient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On alloit s'exposer aux

reproches flétrissans de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si l'on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur inespéré changea les dispositions ; et les Anglais prirent la résolution d'achever leur conquête.

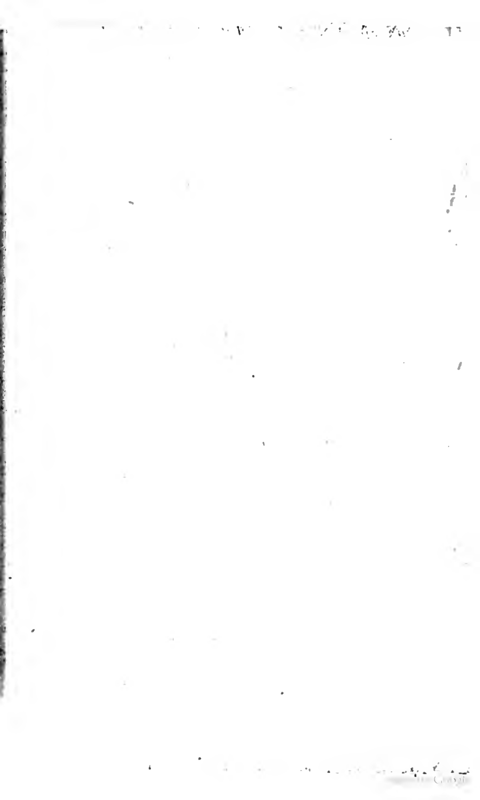
L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seroient pas en sûreté dans les forêts et les précipices où ils s'étoient cachés. D'une voix unanime ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette isle avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoya dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des secours insuffisans contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une isle importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le Nouveau-Monde.

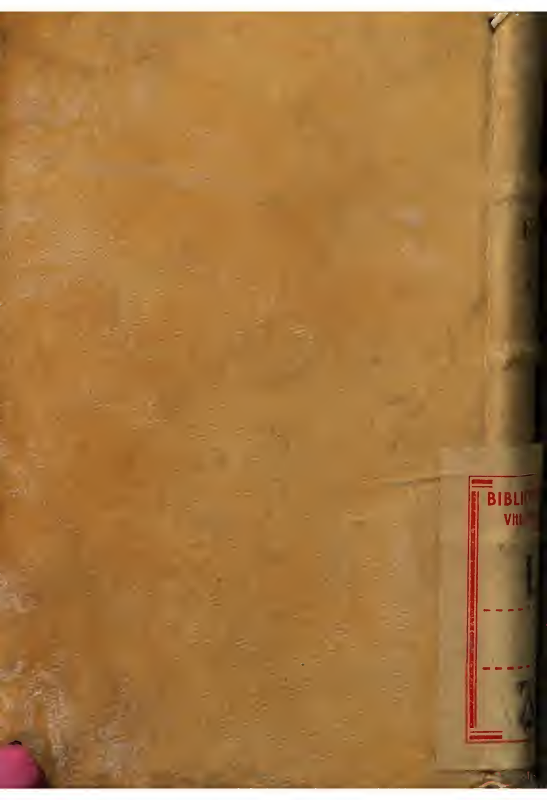
Fin du tome huitième.

LIVRE DIXIÈME.

Etablissement des nations Européennes dans le grand Archipel de l'Amérique.

Fin de la table du tome huitième.




BIBLI
VIt